

FANNY
ARDANT

MATHIEU
KASSOVITZ

LÆTITIA
DOSCH

NICOLAS
DUVAUCHELLE

BEN
ATTAL

MICHEL
VUILLERMOZ

NOLITA présente

UN FILM DE
THIERRY KLIFA

Rien de tel
qu'un bon braquage
pour réunir
une famille

LES ROIS DE LA PISTE

DOSSIER DE PRESSE

LES ROIS DE LA PISTE

**UN FILM DE
THIERRY KLIFA**

AU CINÉMA LE 13 MARS 2024

DISTRIBUTION
APOLLO FILMS
Camille Julienne
cjulienne@apollo-films.com

PRESSE
B.C.G PRESSE
Myriam Bruguière, Olivier Guigues, Thomas Percy
bcg@bcgpresse.fr

e-RP
AGENCE OKARINA
Stéphanie Tavilla
stephanie@okarina.fr
Virginie Brillard
virginie@okarina.fr

SOMMAIRE

SYNOPSIS.....	p.4
ENTRETIEN AVEC THIERRY KLIFA, RÉALISATEUR ET CO-SCÉNARISTE & FILMOGRAPHIE.....	p.5
ENTRETIEN AVEC BENOÎT GRAFFIN, CO-SCÉNARISTE.....	p.14
ENTRETIEN AVEC FANNY ARDANT, INTERPRÈTE DE RACHEL.....	p.19
ENTRETIEN AVEC MATHIEU KASSOVITZ, INTERPRÈTE DE SAM.....	p.25
ENTRETIEN AVEC LAETITIA DOSCH, INTERPRÈTE DE CÉLESTE.....	p.30
ENTRETIEN AVEC NICOLAS DUVAUCHELLE, INTERPRÈTE DE JÉRÉMIE.....	p.36
ENTRETIEN AVEC ALEX BEAUPAIN, COMPOSITEUR DE LA MUSIQUE ORIGINALE.....	p.41
LISTE ARTISTIQUE ET LISTE TECHNIQUE.....	p.47 et p.48

SYNOPSIS

Rachel, sorte de Ma Dalton, a élevé ses fils Sam et Jérémie, et son petit-fils Nathan, dans le culte de l'arnaque. De plans foireux en petits larcins, cette sympathique famille de bras cassés court toujours après le gros coup. Chance ou fatalité, lors d'un cambriolage, ils volent sans en connaître sa valeur, une toile de Tamara de Lempicka. Céleste, une détective rusée et charmeuse, et Gauthier, son fidèle acolyte, se lancent à leur poursuite...

ENTRETIEN AVEC THIERRY KLIFA, LE RÉALISATEUR & CO-SCÉNARISTE

LES ROIS DE LA PISTE est un film qui marque une certaine rupture dans votre travail. Il tient plus de la comédie, de la fantaisie que vos films précédents. Était-ce cela le point de départ : le désir de changer de genre, l'envie de légèreté ?

Il y avait une envie de légèreté, c'est sûr, d'autant que nous avons commencé à l'écrire pendant le confinement. Il y avait aussi qu'après TOUT NOUS SÉPARE et mon documentaire ANDRÉ TÉCHINÉ : CINÉASTE INSOUMIS, deux films assez chargés pour différentes raisons, j'avais envie d'une histoire qui soit joyeuse, féroce, inattendue, solaire, furieusement tournée vers la vie et mélancolique à la fois, avec de l'amour, de l'amitié, de grandes engueulades et de grandes réconciliations. Parler de la famille dans ce qu'elle a de plus réjouissant et... de plus toxique aussi. De cette place qu'on vous attribue à la naissance à celle qu'on prend soi-même pour exister vraiment, en tout cas celle qu'on se choisit pour échapper à un certain déterminisme.

Si le genre est différent, vos préoccupations en revanche n'ont pas changé. La famille, au sens large, a toujours été en effet au cœur de vos films. Cela semble être le microcosme idéal pour raconter vos histoires. Parce que cela vous touche personnellement ?

Oui, bien sûr, mais un peu comme tout le monde, non ? C'est une source inépuisable de sentiments contradictoires, d'éclats de rire ou de coups de sang, de claques comme de caresses, de chagrins comme de bonheurs... On s'en éloigne. On s'en rapproche. Mais on en revient toujours à la même interrogation : c'est quoi les liens du sang ? On règle ses comptes en sachant que rien ne sera jamais tout à fait résolu. Cela reste un mystère. Il y a aussi cette notion de transmission qui m'obsède dans mon travail comme dans la vie. Qu'est-ce qu'on laissera derrière soi ? Je ne parle pas de « postérité » bien sûr mais ce que l'on retiendra de nous, quelle trace, quel héritage, quel souvenir... Chez les Zimmermann, ce qui coule dans leurs veines de génération en génération, c'est l'arnaque, les petites combines, la débrouille. J'aime ces histoires de bras cassés, de familles pas très conventionnelles, avec une morale à géométrie variable, où l'on est à la fois unis et individualistes, capables du pire comme du meilleur... Ces « princes sans royaume » qui repeignent la vie en or, refusent de rentrer dans le rang, de se soumettre, de s'avouer vaincus. Je pencherai toujours plus du côté de ces perdants magnifiques que de ceux qui gagnent à tous les coups. Et cela même si j'aime le

succès!... Sans doute l'ai-je observé de près aussi... S'il y avait un peu de tout ça dans LE HÉROS DE LA FAMILLE, je ne l'avais jamais traité sous forme d'une comédie policière - à la façon du FAMILY BUSINESS de Sidney Lumet - qui ne se prenne pas au sérieux, où l'intrigue serait surprenante, inattendue, pittoresque et émouvante. Tendre vers le romanesque. Aller à contre-courant de cette tendance actuelle du film « nécessaire » ou « dossier ». C'est bien qu'une comédie ait du sens évidemment mais il ne faut pas non plus que le sens passe avant la comédie. En tout cas, c'est mon ressenti de spectateur.

Que le personnage central soit une femme, ô combien haute en couleurs, ça faisait partie de l'idée de départ aussi ?

Mille fois oui ! J'ai été élevé essentiellement par des femmes, des personnalités fortes, très importantes dans mon éducation qui m'ont appris à ne pas forcément marcher dans les clous, l'excentricité, l'humour... et que, finalement, la vie n'avait pas d'autres couleurs que celles qu'on lui donne. D'où mon amour immodéré des actrices. Là, c'était amusant que ce soit une sorte de Ma Dalton, une matriarche sans autre loi que la sienne, une aventurière. Elle m'a été inspirée par une cuisinière à domicile que j'ai bien connue. Derrière un masque de respectabilité et une élégance naturelle, elle travaillait le soir chez de riches bourgeois et claquait tout son argent au jeu le lendemain ! Elle n'envisageait pas la vie autrement qu'au jour le jour. C'était sa façon de fuir les conventions, la normalité, de flirter avec l'illégalité, de se choisir un destin plus romanesque que celui dont elle aurait pu être prisonnière. Elle taxait même ses clients ! Poussée par sa soif de liberté, une certaine forme de folie douce, elle assumait parfaitement les dangers d'une telle existence. Elle les provoquait. Ça l'excitait. Sa vitalité, sa mauvaise foi, son bagout étaient fascinants. Ses histoires, captivantes. Son charme, irrésistible. Un jour, pourtant, elle a tout perdu : son appartement, sa petite maison de pêcheur en Bretagne, ses meubles, sa voiture... Et elle s'est retrouvée avec ses casseroles sur un lit de camp chez son fils ! Lequel avait essayé par tous les moyens d'échapper à l'atavisme familial en écartant cette mère tant aimée mais si étouffante, dont la présence était souvent plus dévastatrice que les absences - et qui, loin d'être calmée, n'avait qu'une idée en tête : se refaire. À travers certains traits du caractère de Rachel, j'ai un peu fait revivre ma grand-mère aussi. C'est formidable le temps d'un film de ressusciter ses morts...



Autre élément nouveau dans LES ROIS DE LA PISTE : votre co-scénariste. C'est la première fois que vous écrivez avec Benoît Graffin.

J'étais très admiratif de son travail notamment avec Pierre Salvadori. Benoît, c'est un personnage de cinéma ! À la fois angoissé, poétique, original, sensible, fidèle, travailleur et très drôle. Excellent dialoguiste. Quand on écrivait au petit café en bas de chez moi, il jouait tous les rôles à l'intonation près. Sa fantaisie n'appartient qu'à lui. Ses/nos névroses ont été une vraie source d'inspiration. Faut dire qu'à nous deux, c'est un festival ! On en rigolait. « Sourire pour mieux masquer ses peines » disait toujours Max Ophüls à Danielle Darrieux. Il m'a aidé à trouver le ton du film, son identité un peu hybride, en me faisant beaucoup parler. Il voulait connaître la nécessité qui me poussait à raconter cette histoire. Peut-être même qu'il a compris avant moi la comédie que je voulais faire. C'est peut-être pour ça que c'est celui de mes films qui me ressemble le plus.

Qu'est-ce qui était le plus difficile au moment de l'écriture ?

Que l'intrigue policière s'équilibre avec la comédie. Que la mécanique fonctionne et qu'en même temps, elle ne soit pas programmatique. Nous pensions au « néoréalisme rose » comme on a défini cette période exceptionnelle de la comédie italienne où ses anti-héros étaient des gens de tous les jours jouant en permanence avec la légalité pour sauver leur peau ou leur honneur et dont l'extravagance tenait aux situations qu'ils traversaient, à la fois victimes et bourreaux. Je connais par cœur le cinéma de Jean-Paul Rappeneau avec lequel j'ai grandi. C'est le maître absolu de la comédie à la française. Il y a également certains films de Philippe de Broca, LE CAVALEUR, par exemple. D'une autre génération : Pierre Salvadori bien sûr. On a revu aussi les films de Blake Edwards pour leur burlesque et leur élégance, les failles et les gaffes de leurs personnages. Ceux de James L. Brooks que j'aime passionnément. Les comédies policières des années 80 : VEUVE MAIS PAS TROP et DANGEREUSE SOUS TOUS RAPPORTS de Jonathan Demme où les femmes sont moteur, comme Anne Bancroft dans À LA RECHERCHE DE GARBO de Sidney Lumet que j'avais demandé à Fanny de regarder. En gardant à l'esprit trois des préceptes fondamentaux du cinéma de Lubitsch : l'ellipse, l'attente, la surprise.





D'où est venue l'idée de LA MUSICIENNE, le tableau de Tamara de Lempicka ?

De Madonna dont je suis fan ! On voit LA MUSICIENNE au début de son clip Vogue. C'est la plus grande collectionneuse de Lempicka au monde. Sa passion pour elle a fait exploser sa côte. Elle a même une copie d'un de ses tableaux avec sa propre image. LA MUSICIENNE a vraiment été volé et des détectives de l'Agence Artiaz, spécialisée dans l'art, ont mis sept ans à remettre la main dessus. C'est en tombant sur un article dans Télérama racontant l'enquête pour le retrouver que l'idée a germé.

Pourquoi Fanny Ardant, que vous avez dirigée trois fois au théâtre, mais jamais au cinéma, était-elle, selon vous, l'interprète idéale de cette Ma Dalton ?

C'est elle la première - j'étais encore journaliste à Studio Magazine - qui m'a poussé à devenir réalisateur. Derrière ma timidité et mes 25 ans, sans me connaître, elle avait deviné ce désir qui m'animait depuis l'enfance. Après UNE VIE À T'ATTENDRE quand je l'ai remerciée de m'avoir encouragé, elle m'a répondu : « on ne pousse que ceux qui sont au bord de la falaise », Fanny, quoi... On a beaucoup travaillé ensemble et ça s'est toujours fait dans la joie. Nos trois pièces (L'ANNÉE DE LA PENSÉE MAGIQUE, DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, CROQUE MONSIEUR) ont été des succès publics et critiques, cela a donc été plutôt valorisant pour l'un et l'autre. On se voit souvent dans la vie. Il y a quelque chose de très solide entre nous. C'est une actrice magnifique. Tout le monde aime Fanny parce qu'elle est aimable et aimante. Elle a tout de suite dit oui. Elle adorait Rachel, sa façon de ne pas être un mouton, d'avoir élevé ses fils à sa manière en leur apprenant à désobéir et à être libres. L'école ? On s'en fout ! Les bonnes manières, aussi. Une mère qui est peut-être même un peu écrasante, un peu « nocive » comme lui reprochent ses enfants, mais qui a sa conscience pour elle car comme elle leur dit toujours « Mais je vous aime. Je vous ai toujours aimés ! ». Une femme qui vit à 300 à l'heure, une reine sans royaume, qui court toujours après le gros coup même si finalement c'est son élaboration qui compte le plus. Si elle gagnait le pactole, elle n'irait certainement pas sur une plage au bout du monde siroter un mojito sous un cocotier. Non, ce qui lui plaît, c'est l'adrénaline, le grand frisson, courir après quelque chose qu'on n'attrapera jamais... Elle vit dans son petit van avec ses casseroles. Elle a tout perdu. Et alors ? On repart à l'attaque. Je savais avec quelle jubilation Fanny jouerait les situations et dirait certaines répliques. Elle aussi, à sa manière, est une aventurière. Elle n'a peur de rien. Ni de personne. En tout cas, elle ne le montrera jamais. Son enthousiasme a été tellement porteur et

communicatif. Je me suis amusé de son insolence, de son côté... Ma Dalton ! De ce qu'on ne connaît pas forcément d'elle et qui m'amuse tellement. Il y a beaucoup de Fanny dans Rachel. Je lui ai même volé, avec son consentement, certaines de ses expressions. On ne le soupçonne peut-être pas mais Fanny, c'est une punk. Un voyou au grand cœur. Rieuse. Irrévérencieuse. Provocatrice. Elle n'a aucune limite. Son élégance n'est absolument pas là où l'on pense qu'elle est. Je voulais qu'on découvre derrière le masque de Rachel la vraie Fanny. En tout cas, celle que je connais et avec qui je peux refaire le monde des nuits entières...

La jubilation dont vous parlez pour elle est évidente aussi pour les autres acteurs et participe à la réussite du film et au plaisir qu'on y prend, d'autant qu'ils sont tous utilisés dans des registres où on les a rarement vus, voire jamais. Comme toujours, vous avez un casting inédit et éclectique, réunissant des comédiens d'horizons assez différents.

Depuis mes débuts, une de mes grandes joies est de réunir des actrices et des acteurs pour composer des familles qui, sur le papier, pourraient sembler improbables et qui, à l'écran, fonctionnent à merveille, s'imposent naturellement. Si c'est toujours un pari, je dois reconnaître que ce qui s'est passé entre eux sur ce tournage a dépassé mon espérance. Tous, vraiment tous, sont allés beaucoup plus loin que ce qu'on avait écrit et m'ont sorti de ma zone de confort, si tant est qu'il y en ait une sur un tournage. Ils m'ont surpris par la manière dont ils se sont emparés des personnages et ce qu'ils en ont fait. Ils ont eu, c'est vrai, une jubilation à être ensemble. Ils y ont pris un tel plaisir. Ils s'adoraient et se sont tellement amusés que j'ai eu la chance d'avoir à filmer ça. Une telle alchimie, c'est rare.

À quel moment avez-vous pensé à Mathieu Kassovitz pour jouer ce fils dépressif sous cachets ? Il est aussi metteur en scène et fait un cinéma assez différent du vôtre, cela ne vous a pas fait hésiter ?

C'est un acteur génial. Un des meilleurs. Je rêvais de travailler avec lui. Fanny aussi. Il faut les voir ensemble. Mathieu qui la tutoie, Fanny qui le vouvoie. Il y avait une telle connivence entre eux. Ils pouvaient débattre pendant des heures entre les prises, jouer à « moteur » et exploser de rire à la fin de la scène. Comme ça, pour le plaisir d'être ensemble. J'ai pensé à Mathieu dès le début, mais il n'était pas libre à notre grand désespoir avec Fanny. Et puis finalement, avec le temps et les événements de la

vie, il s'est trouvé disponible juste avant le début du tournage. Comme le disait Fellini, les films se font finalement comme ils doivent se faire ! Entre nous, ça a tout de suite marché au coup de cœur. Il a lu et a dit oui dans la journée. Il a immédiatement compris la direction que je voulais prendre. On a échangé quelques mots, il m'a posé deux trois questions et c'était bon... C'est un homme de parole. Il est intelligent et rapide. Il connaît le cinéma très, très bien mais n'a jamais cherché à se substituer à moi. Il savait que j'avais mon film en tête et suffisamment d'imagination pour accueillir avec enthousiasme ce qu'il me proposait. Mathieu n'a pas peur du ridicule. Il n'hésitait pas à en faire trop, ça l'amusait même, c'est ce qui rend Sam aussi touchant et attachant. On est si loin de son registre habituel, de LA HAINE ou LE BUREAU DES LÉGENDES. Ça l'excitait. On a parlé ensemble de la grande époque des comédies à l'américaine, de Cary Grant, qui était le charme et la classe incarnés et qui n'hésitait pas à se balader en pyjama dans L'IMPOSSIBLE MONSIEUR BÉBÉ... Il a été un véritable partenaire. Je l'ai même fait venir à la fin du montage pour avoir son point de vue. Il a dit des choses qui m'ont été très utiles.

Le plus grand défi est sans doute celui que devait relever Nicolas Duvauchelle, a-t-il hésité avant d'accepter ce rôle même si vous vous connaissez bien puisque vous l'avez déjà dirigé au théâtre et au cinéma ?

Je n'ai pas envie de trop en révéler sur son personnage, en voyant le film les gens comprendront pourquoi... Ce n'est pas tant qu'il a hésité mais il a voulu se poser les bonnes questions quant à sa légitimité à interpréter Jérémie. D'habitude, il me suit sans même lire. Là, je savais que c'était différent... mais je ne l'ai pas lâché. Je voulais absolument qu'il le fasse. Je ne voyais personne d'autre. Connaissant sa sensibilité, je savais qu'il était capable de relever le défi. Nicolas fait partie de ces acteurs qui d'instinct ont l'intelligence du rôle. Il marche à la sincérité. Son implication va de pair avec son honnêteté. Il a donc suivi un long travail préparatoire - avec un coach Daniel Marchaudon - qui l'a bousculé autant qu'il l'a passionné. Cette recherche sur lui-même l'a aidé à s'approprier le personnage, à le composer avec ce qu'il est sans chercher à être tout à fait un autre, à s'amuser de la duplicité du rôle et de la situation. Au final, ce qui lui faisait le plus peur est ce qui l'a rendu le plus heureux. Il m'a littéralement épaté. Dans certaines scènes, il est particulièrement émouvant... Dans d'autres, très drôle... mais si on rit avec son personnage, on ne rit jamais de son personnage. C'était essentiel. Et avec Fanny, ils avaient un réel plaisir à se retrouver à nouveau mère et fils après DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES que j'avais monté avec eux au théâtre.



Pour en finir avec cette famille de malfrats à la petite semaine, il y a le petit-fils, joué par Ben Attal...

C'est en le voyant dans le très beau UNE JEUNE FILLE QUI VA BIEN de Sandrine Kiberlain que j'ai pensé à lui. Il disparaissait au bout d'un quart d'heure de film mais cela lui suffisait pour imprimer sa présence. Il a dans le regard quelque chose d'un peu absent à lui-même, de mélancolique et de sombre qui correspond à Nathan. Lui, il veut prendre sa revanche et s'émanciper des siens, les laisser se castagner sans lui. Il était donc dans un autre registre plus grave et premier degré que les autres. Les Zimmermann lui ont volé une part de sa jeunesse, de son insouciance, de son innocence. Il veut leur faire payer. Et cela même si pour Rachel, c'est une tradition chez eux de passer par la case prison !

Enfin, il y a ce duo improbable de détectives mandatés par les assurances pour remettre la main sur le tableau, et incarnés par Laetitia Dosch et Michel Vuillermoz...

Si le tandem fonctionne aussi bien, c'est uniquement parce qu'ils sont interprétés par eux et ce qu'ils ont mis d'eux-mêmes. Ils sont arrivés avec leur fantaisie, leur liberté, plein de propositions... Laetitia, je l'ai rencontrée lors d'un festival où elle semblait mélancolique, triste derrière son beau regard. Je l'ai beaucoup observée. J'avais une image d'elle très loin de ce qu'elle dégageait ce soir-là. Je connaissais sa folie douce, la singularité de son talent. Je la rattachais à une certaine famille de cinéma... Là, je devinais en elle une part plus mystérieuse, une opacité, des zones d'ombre, quelque chose qu'elle n'avait pas forcément exploité auparavant et qui me plaît chez les actrices. C'est drôle parce que pour construire cette Céleste, on a pensé à... Faye Dunaway dans PORTRAIT D'UNE ENFANT DÉCHUE ou L'AFFAIRE THOMAS CROWN : le chapeau, les bottes, l'allure... Je voulais que notre Céleste soit belle, double, légère et grave, un peu barrée, ultra-émotive derrière sa carapace de détective, qu'elle mente tout en étant sincère, qu'elle soit sincère tout en mentant, qu'on ne sache plus à la fin de quel côté elle est... Elle avait des pavés de texte qui auraient été impossibles à faire passer si ça n'avait pas été elle. Elle est si inspirante que le week-end, on lui récrivait des scènes. Plus on avançait dans le tournage, plus le personnage se dessinait loin des archétypes qu'il pouvait y avoir dans le scénario. Elle est assez unique. Elle nous a même soufflé quelques histoires comme celle du lapin !... Quant à Michel, cela fait longtemps que je voulais travailler avec

lui. C'est un acteur absolument génial, très, très, drôle. Il a une vraie démesure. Et une sensibilité folle. Il est arrivé avec plein d'idées comme celle de faire de Gauthier un éternel célibataire qui vit encore chez sa maman et aime « les dames blanches » ! Il avait un look en tête, un modèle... C'est très motivant de travailler avec quelqu'un de sa trempe. Mais de façon générale, je suis très fier de notre casting avec Sarah Teper : Théo Navarro-Mussy, Zbeida Belhajamor, Olivier Broche et bien sûr Sébastien Houbani que je retrouvais avec joie (on ne s'est jamais vraiment quittés !) après TOUT NOUS SÉPARE et la pièce CROQUE MONSIEUR...

On connaît votre fidélité à votre compositeur, Alex Beaupain, avec lequel vous avez travaillé sur vos trois pièces de théâtre. Mais c'est la première fois que vous faites appel à lui pour le cinéma. Que lui avez-vous demandé de particulier sur ce film-là ?

J'ai tout de suite compris qu'il y aurait beaucoup de musique, qu'elle serait même un personnage à part entière. Résultat, il y en a plus d'une heure ! Il s'est amusé à détourner les codes du film noir, de la comédie, les entremêlant... On a pensé aux films de Rappeneau, plus particulièrement à la B.O. de TOUT FEU, TOUT FLAMME composée par Michel Berger pour le thème principal. Nous avons la même cinéphilie, les mêmes références, donc ça va vite. Il a tellement de talent. C'est un bosseur. Il connaît ma sensibilité. Mes doutes. Il sait me parler, me rassurer quand je suis trop angoissé. Tout comme Julien Hirsch mon chef-opérateur ou Thomas Marchand mon monteur, deux de mes collaborateurs les plus indispensables depuis un moment. On apprend tellement des gens en travaillant avec eux qu'ils en savent beaucoup sur moi ! Ils parlent toujours du film avant de mettre en avant leur travail. Nous allons dans le même sens. Ils me rendent plus solide.

Les chansons, c'est une idée d'Alex ou de vous ? On sait que tous deux vous aimez faire chanter les actrices...

C'est vrai. Je les ai presque toutes fait chanter : Danielle Darrieux, Nathalie Baye, Catherine Deneuve, Emmanuelle Béart, Géraldine Pailhas, Fanny Ardant, même Isabelle Adjani dans mon documentaire sur André Téchiné... L'idée de la chanson de Nicolas, c'est... Nicolas qui l'a eue. Il trouvait ça bien d'avoir ce moment pour que son personnage se révèle autrement, tombe le masque même si on ne sait jamais à

quel point il est sincère. Pour celle du générique de fin LES ROIS DE LA PISTE, c'était implicite entre Alex et moi. Bien sûr qu'on allait faire chanter Fanny. Elle adore ça, en plus ! On n'allait pas se priver.

Vous retrouvez aussi vos producteurs de TOUT NOUS SÉPARE, Maxime Delauney et Romain Rousseau de Nolita.

Ils ont été formidables. Je les connais depuis longtemps maintenant. Il y a une telle confiance entre nous dans le travail et dans la vie. Ce sont des amis. Sur ce coup-là, ils ont été de vrais guerriers. Si LES ROIS DE LA PISTE existe, c'est beaucoup grâce à eux. Ils ont été d'une constance et d'une détermination sans faille. Ils avaient une foi incroyable en ce projet. Tout au long de sa fabrication, ils avaient presque une idée plus précise que moi de ce qu'allait être le film. Ils l'ont aimé avant moi qui étais rongé par le doute et « la solitude du metteur en scène ». Et si LES ROIS DE LA PISTE me ressemble, il leur ressemble aussi.

Une dernière chose à ajouter ?

Oui, j'aimerais que l'on en dévoile le moins possible sur l'intrigue, ses rebondissements, ses retournements de situation, sa fin... Je voudrais préserver au maximum l'effet de surprise et, j'espère, le plaisir que les spectateurs auront à le découvrir.



BIO-FILMO DE THIERRY KLIFA

Journaliste à Studio Magazine pendant 12 ans, Thierry Klifa réalise en 2001 *ÉMILIE EST PARTIE* un court-métrage avec Danielle Darrieux, Sandrine Kiberlain et Michaël Cohen. Il passe au long avec *UNE VIE À T'ATTENDRE* où il dirige Nathalie Baye, Patrick Bruel, Géraldine Pailhas et Danielle Darrieux qui fera un million d'entrées. Suivra *LE HÉROS DE LA FAMILLE* avec Catherine Deneuve, Emmanuelle Béart, Gérard Lanvin, Miou Miou et Claude Brasseur. Puis *LES YEUX DE SA MÈRE* avec Catherine Deneuve, Géraldine Pailhas, Nicolas Duvauchelle, Marina Foïs et Marisa Paredes. Trois films qu'il a écrits avec Christopher Thompson avec lequel il signera le scénario de son premier film, *BUS PALLADIUM*.

En 2012, il fait ses premiers pas avec succès au théâtre, en mettant en scène et en adaptant avec Christopher Thompson, à l'Atelier, *L'ANNÉE DE LA PENSÉE MAGIQUE* de Joan Didion avec Fanny Ardant. Il la retrouve au Théâtre de la Gaîté Montparnasse pour *DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES* de Marguerite Duras avec Nicolas Duvauchelle. Puis avec *CROQUE MONSIEUR* de Marcel Mithois, où l'actrice triomphe au Théâtre de la Michodière aux côtés de Bernard Menez.

Fin 2017, sort *TOUT NOUS SÉPARE*, écrit avec Cédric Anger, avec Catherine Deneuve, Diane Kruger, Nekfeu et Nicolas Duvauchelle. Il enchaîne avec un documentaire pour Arte sur l'un de ses réalisateurs favoris, *ANDRÉ TÉCHINÉ : CINÉASTE INSOUMIS*. *LES ROIS DE LA PISTE* est le premier film qu'il écrit avec Benoît Graffin. Il y retrouve Fanny Ardant, Nicolas Duvauchelle, et travaille pour la première fois avec Mathieu Kassovitz, Laetitia Dosch et Michel Vuillermoz.



ENTRETIEN AVEC LE CO-SCÉNARISTE BENOÎT GRAFFIN

Comment vous êtes-vous rencontrés avec Thierry Klifa, et quelle a été votre première réaction lorsqu'il vous a parlé de son projet ?

Nous avons le même agent, Cécile Felsenberg, et c'est elle qui a provoqué notre rencontre, pensant que ce serait bien qu'on travaille ensemble. Thierry avait ce projet des ROIS DE LA PISTE sur lequel il avait commencé à travailler avec d'autres scénaristes, mais sur lequel il était alors un peu bloqué. Dès qu'on s'est rencontrés, on s'est tout de suite très bien entendus – ce qui est important. On a beaucoup parlé, et finalement on a quasiment oublié le travail qu'il avait déjà fait, on est repartis de zéro. Je connaissais ses films, je sentais qu'il avait envie de faire une comédie et en même temps qu'elle soit travaillée par la famille, par les sentiments familiaux. Petit à petit, on a remonté cette histoire dont le vol du tableau était le moteur avec son côté étourdissant. On s'excitait mutuellement, on a trouvé deux, trois grandes idées, de celles qui vous donnent soudain un coup de jus. C'était en fait comme un désir qui se construisait en commun. On a beaucoup parlé et travaillé sur les personnages, et leur côté sentimental sans l'être ouvertement. Ce sont quand même des gens qui luttent beaucoup contre leurs sentiments affichés, qui n'ont pas tout à fait envie de se montrer tels qu'ils sont, qui ont toujours un peu peur d'être pris en défaut de faiblesse ou d'attachement. Ce qui fait que lorsqu'on recueille enfin l'aveu de leur affection, ce doit être émouvant. C'était franchement un grand plaisir de travailler avec lui, de le voir, de déjeuner avec lui...

Thierry Klifa dit que vous avez vu presque avant lui la comédie qu'il voulait faire...

Tout de suite, j'ai senti que c'était un film que Thierry voulait tourner vers le plaisir – davantage que ses films précédents qui sont plutôt des drames. Là, il y a une grande légèreté et en même temps un fond de mélancolie... Sans entrer dans les détails, la production du film, comme souvent d'ailleurs, a été assez longue et jalonnée d'obstacles. Mais toutes ces épreuves ont consolidé l'attachement qu'on avait pour ce projet. On l'a de plus en plus aimé et au fur et à mesure on l'a modifié, affiné, on a enlevé les branches qui ne nous semblaient pas nécessaires. On écrivait un film qui travaille contre la pesanteur.

Parmi vos références, il y avait FAMILY BUSINESS de Sidney Lumet...

Oui et aussi, même si ce n'est pas du tout la même ambiance, À BOUT DE COURSE, toujours de Sidney Lumet qui est absolument génial. Et aussi les comédies de Jonathan Demme, comme VEUVE MAIS PAS TROP. Ce sont des films que je revois tout le temps parce que je suis un grand fan de comédies policières. Plus on connaît un film, plus c'est formidable parce qu'on est au cœur même du moteur du scénario. On en était à ce moment-là lorsqu'on a commencé à vraiment écrire ensemble, physiquement, et ça c'était une énergie pas possible.

Concrètement, comment cela se passait-il ?

On se retrouvait au café. On faisait les dialogues, les scènes ensemble. C'était lui qui prenait en charge toutes les versions. Il est très obsessionnel, il peut passer des heures sur un détail. C'est un très bon partenaire parce qu'il ne lâche pas. Il n'a qu'une envie : améliorer, aller au bout, assez à l'écoute de ses producteurs mais juste ce qu'il faut. Cela a été une très belle rencontre.

En quoi, selon vous, vous complétez-vous ?

C'est toujours un mystère d'écrire avec quelqu'un. On peut rencontrer plein de gens, travailler avec plein de gens, il y en a certains avec qui ça marche et d'autres avec qui ça ne marche pas. C'est un peu inexplicable, impondérable, injustifiable... Sans doute y a-t-il entre nous un petit fonds commun, une vision un peu commune de l'humain.

Que vous qualifieriez comment ?

Ce n'est pas la politesse du désespoir mais disons une forme de légèreté, de délicatesse, d'ironie un peu mordante mais sans cynisme, sans faire que les gens soient détachés les uns des autres. Il y a entre les personnages un vrai attachement, mais on voulait que l'essentiel soit le secret de leur relation à découvrir, qu'il ne soit pas donné tout de suite et qu'on le découvre si possible de façon ironique. Ils ont fait une connerie mais on a l'impression pendant tout le film qu'ils s'en foutent, et puis en fait non, ils sont finalement dans la réparation, dans la résilience, dans la volonté de se rendre quelque chose, de se dire à quel point ils s'aiment, même s'ils passent leur temps à dire le contraire et à agir en

conséquence. Mais le travail, justement, c'est de le dire le plus tard possible, de le masquer le plus possible, de l'éloigner et d'essayer de garder la balle en l'air, c'était ça la comédie que nous voulions faire.

Quelle est la particularité d'écrire pour des comédiens comme Fanny Ardant ou Mathieu Kassovitz ?

Je les aime beaucoup tous les deux comme acteurs, et je n'avais jamais encore écrit pour eux. C'était d'autant plus excitant que l'ambition de Thierry était de les emmener dans un territoire – la comédie – qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre beaucoup exploré. Fanny est tellement entière et passionnée qu'on se demandait comment elle allait aborder ce personnage qui ment, trafique, et est souvent de mauvaise foi. En fait, elle a démontré qu'elle pouvait être tout à la fois très roublarde et très sincère – ses yeux contredisent les mots qu'elle dit, et c'est merveilleux. Elle a tout simplement servi la comédie. Je me souviens de notre première rencontre, chez Thierry, pour une lecture avec elle. J'avais été sous le charme bien sûr mais frappé aussi par sa capacité à s'appropriier immédiatement ce personnage de Rachel, son ironie, son côté cinglant qui dit des vacheries à ses enfants mais qui est habitée par la hantise de la séparation – une vraie névrose ! D'ailleurs, à cause de cela, ses fils ont un mal fou à couper le cordon.

Le personnage joué par Mathieu ne supporte pas de lui en vouloir, et c'est pour cela qu'il va mal et se goinfre de médicaments. Sous des dehors un peu neuneu, victime de ses sentiments, on va s'apercevoir que c'est un type qui est finalement bien plus malin qu'il n'en a l'air. Avec lui non plus, il ne faut pas se fier aux apparences. Mathieu est un acteur merveilleux dont on ne soupçonne pas cette vis comica dont il fait preuve dans le film. Je ne sais pas à quoi ça tient – à son regard, à ses expressions, à ces brusques changements de registre ? – mais il a une profondeur incroyable. Il sait exprimer jusqu'au moindre détail, jusqu'à la moindre nuance tout ce qu'on a voulu mettre dans l'écriture, dans les dialogues... Alors que dans cette histoire, les sentiments ont l'air masqué, nié, méprisé même, les acteurs arrivent à faire en sorte qu'ils contaminent, qu'ils infusent tout le film. Et c'est vraiment ce que Thierry Klifa recherchait.



Il dit que l'arrivée de Laetitia Dosch et de Michel Vuillermoz ont également enrichi leurs personnages...

En effet, on a beaucoup retravaillé le personnage de Laetitia. Elle a tout de suite compris le grain de folie de cette Céleste. A partir du moment où c'était elle, on lui a donné plus de choses à faire, à dire, on a retravaillé ses dialogues, on s'est même servi d'histoires qu'elle nous racontait. Idem pour le personnage que joue Michel Vuillermoz, il a pris du coffre, dès que cela a été lui. Au départ, c'était un petit contrepoint amusant pour faire vivre Céleste, et puis finalement on y a pris goût. C'était tellement plaisant d'être avec eux qu'on a dû résister à la tentation des digressions en leur compagnie. Finalement, c'est comme si le scénario avait attendu des gens qui l'entendent comme il était. J'ai l'impression que Thierry a trouvé les gens qui étaient partants pour le film dont il rêvait, y compris en ce qui concerne les financiers, il fallait qu'ils soient aussi clients de cet esprit quand même un peu décalé. Ce n'est pas complètement une comédie... Mais c'est un film qui a envie de faire plaisir aux gens, qui s'intéresse au spectateur dans son élaboration, ce n'est pas juste un sujet comme ça... Il nous fallait travailler la légèreté, le rythme, c'était vraiment un exercice de soustraire de la pesanteur, de faire en sorte que cette histoire de tableau soit plausible et qu'en même temps ce soit travaillé par des personnages assez baroques, de mauvaise foi... Des personnages et des situations que les acteurs auraient de la jubilation à interpréter, en espérant que cette jubilation serait communicative...

Après, pendant le tournage, on a réécrit ou rajouté des petites scènes de temps en temps, par ci, par-là, sur le pouce. Thierry m'appelait : « Tiens, là, j'ai l'impression qu'il y a un petit problème avec ça, non ? » Ou alors : « On pourrait lui faire dire quelque chose comme ça plutôt ... » Et on s'y remettait. Mes obsessions étaient toujours les mêmes : travailler un peu contre les sentiments, sans trop les montrer, en les ironisant, tout en les gardant comme l'énergie principale de l'histoire, montrer à quel point nos affections sont presque des situations de comédie, et en même temps penser aux spectateurs, faire un film tourné vers la salle, vers comment les spectateurs réagissent, les impliquer dans la stratégie du récit le plus possible...

Êtes-vous allé sur le tournage ?

J'y suis allé une fois en fin de journée et c'était à la fin, au moment où ils se réunissent. C'est peut-être un peu banal ce que je vais dire, mais j'ai été frappé par cette ambiance qui régnait sur le plateau. Quelque chose de vraiment merveilleux. Cette profonde et évidente sensation qu'ils étaient très ensemble. Et cela, c'est Thierry qui l'a insufflé. Il a lesté le film de cet amour qu'il a pour ses acteurs, de ce besoin, de ce plaisir d'être entouré, de former une famille, de ce bonheur de raconter avec ces acteurs-là cette histoire qui, derrière la comédie, reste une histoire sur le besoin – et le malheur ! [Rires] – de la famille...

Les paroles des chansons, c'est vous qui les avez écrites ?

Non, c'est Alex Beaupain bien sûr, il n'a besoin de personne. J'adore ce moment dans le film où Nicolas chante. Je n'aime rien tant qu'être surpris par un film sur lequel j'ai travaillé. C'est merveilleux quand le film vous apprend quelque chose sur votre scénario. Comme si tout d'un coup tout s'éclairait... Il y a un inconscient qui travaille le film et qui vous apparaît soudain. Fanny qui picole avec Laetitia, Ben qui va voir sa copine en dehors de la ville et les deux frères qui se retrouvent... Cette famille à ce moment-là, pour moi, c'est magique. Je ne pensais pas que cela aurait un tel impact émotionnel.

Quelles sont selon vous les principales qualités de Thierry Klifa comme collaborateur ?

D'abord et avant tout son désir ! Pour un scénariste, rien n'est plus important que d'être avec quelqu'un qui a vraiment envie de faire un film et pas avec quelqu'un qui fait semblant d'avoir envie, sinon vous devenez fou. Sa détermination sans faille. Et puis son humanité, cette espèce de justesse sur les personnages, sur les sentiments. C'est quelque chose de très touchant chez lui et que j'ai découvert en chemin – en écrivant avec quelqu'un, on partage une vraie intimité. Je peux dire que je l'ai vraiment rencontré. Qu'avec tous les obstacles qu'il a dû surmonter, il ait réussi à faire ce film si léger et si profond à la fois, je trouve cela merveilleux.



Vous travaillez très régulièrement avec Pierre Salvadori, et aussi avec Catherine Corsini, Anne Fontaine et d'autres. Est-ce facile de vous adapter à chaque fois à des univers si différents ?

Être scénariste, c'est être un caméléon ! Je dis souvent à mon fils « il faut faire un métier que tu pourrais faire gratuitement ».

Vous devez être le seul père qui dise ça !

C'est-à-dire qu'il faut aimer faire quelque chose tous les jours, quelque chose qu'on est content de faire le matin quand on se réveille. Quand j'étais avec Thierry, j'aimais aller le voir à 11h et puis on se quittait le soir à 18h, contents d'avoir basculé ensemble dans le monde des ROIS DE LA PISTE quels que soient les obstacles, les moments de doute voire d'accablement. Avec Pierre Salvadori, c'est pareil, je viens de terminer un scénario avec lui, c'est le septième, c'est vraiment un vieux copain depuis toujours. Et le plaisir est toujours le même.

Quelle est votre principale qualité comme scénariste ?

L'enthousiasme, comme vous pouvez le voir ! [Rires.]



ENTRETIEN AVEC FANNY ARDANT, INTERPRÈTE DE RACHEL

Comment Thierry Klifa vous a-t-il parlé pour la première fois des ROIS DE LA PISTE et de votre personnage ?

Thierry m'a appelée, il voulait qu'on se voie pour m'en parler. Je lui ai dit que je préférais lire le scénario d'abord. « C'est mieux, on aura de quoi parler » puisque cette fois, il s'agissait de travail et non de rencontre amicale comme nous en avons l'habitude. Tout de suite, cette histoire et ce personnage m'ont plu.

Pourquoi ?

D'abord parce qu'il y avait quelque chose dans cette histoire qui n'est pas complètement bien-pensant. Ensuite parce que je n'avais jamais joué un tel personnage ! Je n'ai jamais joué le rôle d'une mère de famille comme ça un peu borderline. J'ai toujours aimé les rôles de l'ennemi public numéro 1, vous savez celui qui est contre la loi. Moi, dans LE SILENCE DES AGNEAUX, j'ai toujours préféré le rôle d'Anthony Hopkins. Là, le bad guy, celui qui ne marche pas dans les clous, c'était moi ! J'étais donc très contente qu'il me le propose. En plus dans une comédie. Une seule fois, dans un film de Costa Gravas, CONSEIL DE FAMILLE, qui était aussi une sorte de comédie, j'avais eu un personnage qui n'était pas non plus net net, mais là, on est dans une autre dimension. Au fond, je dis souvent que je ne sais pas pourquoi je dis oui mais que je sais pourquoi je dis non. Quand je refuse un projet, je sais très précisément pourquoi je dis non, c'est très clair dans ma tête. Mais quand je dis oui, tout me plaît, c'est comme si quelque chose se déclenchait en moi. « Allez, on y va ! » En outre, j'avais déjà travaillé avec Thierry au théâtre, je savais qu'avec lui, l'enthousiasme, la passion seraient là.

Il vous a en effet dirigé trois fois sur scène mais dans des pièces extrêmement différentes les unes des autres. Peu de points communs – sauf vous ! – entre L'ANNÉE DE LA PENSÉE MAGIQUE de Joan Didion, DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES de Marguerite Duras, et CROQUE MONSIEUR de Marcel Mithois...

C'est sûr ! Et c'est ça qui était excitant... Il travaille beaucoup, Thierry, et en même temps, c'est quelqu'un d'inquiet. Je me souviens, j'avais du mal à retenir le texte de Joan Didion,

et je me rappelle que Thierry demandait à son assistante : « Mais vous croyez qu'elle va savoir son texte ? ». C'était la première fois qu'il faisait du théâtre, il pouvait être inquiet. C'est un texte assez sombre, et pourtant, on était au moment de Noël, alors je disais à Thierry : « Écoutez, il vaut mieux un grand désastre qu'un petit échec ». Je ne suis pas sûre que ça le rassurait ! [Rires.]

Thierry Klifa dit que dans le personnage de Rachel...

...Rachel Zimmermann...

...il y a beaucoup de vous et qu'avec votre accord, il a rajouté dans le scénario des choses qu'il connaît de vous, et même des expressions qui vous sont propres...

Oui, c'est vrai. Il me connaît bien. Il sait que j'ai mon franc-parler, il sait que je n'aime pas être embrigadée, que je n'aime pas suivre l'ordre, que je n'aime pas être polie pour être polie, souriante pour être aimable... Je ne peux pas supporter les comportements de façade, je n'aime pas le monde des courtisans... et je le montre, et je le dis... Chaque fois que l'on doit trinquer, je dis : « À la vie qui passe et qui ne revient pas ! ». Il y a ceux qui s'offusquent : « Mais comment tu peux dire ça ? ! » et puis il y a ceux qui comprennent vraiment que la vie ne revient pas et donc allons-y ! Là, Rachel, elle le dit. « À la vie qui passe et ne revient pas ! ».

Thierry Klifa dit en parlant de votre personnage – et de vous : « Elle n'a peur de rien ou en tout cas elle ne le montre pas ».

C'est juste. Pourtant, curieusement, j'ai une nature angoissée...

Vous l'êtes toujours autant aujourd'hui ?

Oui, je suis très angoissée mais je veux me battre contre la peur, contre toutes les peurs, la peur de ceci ou de cela, la peur du qu'en dira-t-on... La peur peut vous plonger dans la médiocrité. Il faut à tout prix échapper à cela.

Il dit aussi: « C'est une aventurière qui n'a pas de limite et qui avance coûte que coûte... ».

Sans doute ma réflexion sur la société s'est-elle affirmée de plus en plus. Avant c'était comme si je nageais dans la mer, maintenant la mer n'a plus de prise sur moi, je sais où je nage... Et puis, j'ai toujours aimé la dialectique, la polémique. Quand on me demande si j'aime mon époque, je réponds que je la trouve extraordinaire. On peut le dire de toutes les époques, car on est responsable de la manière dont on mène sa vie. Vous ne pouvez pas dire « C'est de la faute à l'époque ! ». C'est bien plus excitant de se dire « C'est toi qui fais le choix... ». Quand on me demande ce que je dirais à une jeune actrice qui commence sa carrière, je ne saurais pas du tout quoi répondre. Je n'ai jamais réfléchi en termes de carrière. Si je me retourne sur ma vie, j'ai l'impression d'avoir vécu dans le désordre, le chaos... En ce qui concerne le choix des films, des pièces, j'ai souvent utilisé cette métaphore « C'est comme si vous marchiez dans la forêt et puis qu'il y a des lianes qui tombent, vous les prenez, et vous ne savez pas où elles vont vous amener... Ou comme si vous étiez sur un quai de gare et que vous preniez le train qui arrive... Quelques fois, il va juste en banlieue, et puis tout d'un coup c'est l'Orient Express ! C'est quelque chose d'irrésistible pas de calculé. Et donc je pense toujours qu'il ne faut pas avoir de stratégie dans la vie parce que – c'est un peu cette phrase de LA FEMME D'À CÔTÉ – « la vie a plus d'imagination que vous »... Vous voyez, cette Rachel Zimmermann, qui saisit les opportunités qui se présentent, elle n'est pas si différente ! J'adore sa liberté, sa détermination, son aplomb, sa passion pour ses enfants...

Thierry Klifa parle d'elle en évoquant Ma Dalton, saviez-vous qui c'était ?

Non, moi je ne connaissais que les frères ! [Rires.] Mais dès qu'il m'en a parlé, j'ai pensé qu'avec de tels énergumènes, leur mère ne pouvait être qu'une femme qu'il ne fallait pas fréquenter ou... Mère Teresa ! Et ça, ça me plaisait, une femme infréquentable !



Le look de Rachel tranche aussi avec votre allure habituelle, comment est-ce venu ?

En discutant. Tout de suite, j'ai dit : « En aucun cas cette femme est une bourgeoise ». C'est peut-être une déclassée mais pas une grande bourgeoise. Sur LES ROIS DE LA PISTE, c'était un plaisir d'être ce personnage que j'ai rarement joué, cette mère qui ne ressemble pas à beaucoup d'autres... D'autant que j'ai tout de suite aimé la famille que Thierry m'avait composée. J'ai aimé ces fils et ce petit-fils. Je lui avais même parlé de Mathieu Kassovitz dès qu'il m'a parlé du projet.

Pourquoi ?

Parce que je voyais en lui une sorte de « sombritude » qui me ressemblait, un côté « en dehors des clous », à la fois pas donneur de leçon et poétique. Pas politiquement correct. Pouvant dire que le cinéma français, ça n'est que des abrutis et tellement content d'en faire partie en même temps. Quelqu'un qui n'a pas peur de se mouiller... En plus, ce que j'aime le plus dans un acteur, c'est le regard... Mathieu Kassovitz s'est révélé un magnifique acteur de comédie. Je ne sais plus qui a dit : « On apprend la dignité de son métier quand on joue une comédie » mais c'est si juste... La comédie, pour moi, c'est ça. Il y a des choses qui vont entraîner le rire, mais pas à n'importe quel prix... Rappelez-vous Lubitsch qui est le roi absolu de la comédie, il vous rend intelligent.

Pour la deuxième fois, après DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, vous jouez la mère de Nicolas Duvauchelle...

Oui, ça n'empêche qu'il y a un moment donné où je suis très dure avec lui, où elle lui balance tout ce qu'elle a sur le cœur... J'ai adoré la jouer, cette scène. J'ai toujours beaucoup aimé Nicolas parce que lui aussi c'est quelqu'un de pur, de droit, de direct, pas un bad boy mais... Il y a en lui comme un mystère, des frémissements... Et son panel de jeu est incroyable. Ce qu'il fait dans le film qu'on ne peut pas révéler est formidable. Sans outrance, sans caricature. Juste. J'aime bien parler avec lui sur le tournage. Il est passionné par l'histoire, j'aime bien comment il raconte, il est très généreux lui aussi, il vous demande toujours comment vous allez. Il a une forme de timidité qui me touche. Finalement comme je n'ai pas vraiment de vie sociale, j'aime toutes ces petites conversations volées sur un tournage. On y dit finalement plus de choses importantes que pendant un dîner.

Vous voilà grand-mère. De Nathan, joué par Ben Attal qui lui aimerait bien échapper un peu à la tradition familiale...

J'aime bien les gens un peu sombres, parce que le risque quand on s'adresse à eux, c'est ou de recevoir une claque ou qu'il vous réponde « fiche moi la paix », ou tout d'un coup de voir émerger la lumière... C'est tellement émouvant cela, chez les adolescents. Si on pense à toute l'histoire que le film raconte mine de rien, comme en sourdine, c'est un hymne d'amour à la famille. Rachel défend sa famille contre vents et marées, y compris contre la loi. J'aime l'idée qu'une famille, c'est comme une enclave dans la société. La société est là pour vous juger, tandis que l'enclave de la famille est là pour vous protéger – même si bien sûr on se crêpe le chignon...

Elle est quand même un peu toxique cette mère, non ?

Non ! [Rires.] Je trouve qu'il vaut mieux avoir été trop aimé que pas assez ! Je préfère qu'on dise « ma mère est une casse pieds » plutôt que « ma mère est froide, indifférente, elle ne pose jamais de question ». Je trouve qu'il vaut mieux toujours être trop exubérante, et de se mêler de tout plutôt que d'être indifférente...

Parmi les étrangers à la famille, il y a les personnages de détectives joués par Laetitia Dosch et Michel Vuillermoz...

Je les ai beaucoup aimés aussi. Elle est tellement singulière. Avec lui, je n'avais qu'une scène. C'était un grand plaisir de la jouer avec lui. Je le trouve prodigieux... Ils ont tous les deux une grande intelligence du jeu et tous deux apportent à leur personnage quelque chose de poétique, d'inattendu, du panache même pourrait-on dire....

Qu'attendez-vous de vos partenaires ?

L'intensité, la violence et la douceur, pas quelqu'un qui dit « ça fait 20 ans que je fais ce métier », pas quelqu'un qui sait déjà tout, mais quelqu'un qui est prêt à se laisser surprendre... En fait tout ce qu'on attend de la vie finalement, que ce moment partagé soit une sorte de condensé de la vie. Voilà... J'aimais beaucoup aussi l'équipe technique de Thierry Klifa, son chef-opérateur Julien Hirsch, son premier assistant, son accessoiriste... Tous bienveillants, toujours prêts à trouver des solutions quand les problèmes se présentaient. J'étais très heureuse sur ce plateau, j'aimais être dépaysée... La mer, le ciel, le village où l'on était... J'étais contente de voir Thierry

qui était, bien sûr, très concentré, sans doute inquiet à l'intérieur, et en même temps comme apaisé que cela se passe si bien. C'est ce que je trouve magique dans le cinéma, pendant deux mois on vit des choses très intenses, mais après c'est parti où ? C'est pour ça que je ne dis jamais « on va se revoir ; on va dîner ensemble », parce que j'ai une grande mélancolie quand tout est fini, et parce que je sais que quand on va se revoir, ce ne sera pas pareil, ce sera presque, et je vais exagérer en disant cela, ce sera presque mondain... Je suis très angoissée par cette idée du never more, du jamais plus. Cette équation-là, ces personnes-là, dans ce sujet-là, dans ce lieu-là, ça ne reviendra plus jamais...

Ça vous rend mélancolique ?

Oui. Mais en même temps ça vous stimule, ça vous donne envie d'avancer... J'ai eu cette idée très jeune parce que j'ai vu mourir des gens de ma famille et que je me suis dit qu'il fallait vivre la vie intensément, on ne savait pas combien de temps elle durerait. C'est comme si on était invité à un bal et qu'il ne fallait pas en gâcher une minute...

Et du metteur en scène, qu'attendez-vous ?

J'aime bien le côté artisanal du cinéma. J'aime bien quelqu'un qui dit « Et si on essayait ça ? Et si on essayait comme ça ? ». J'aime bien qu'on me donne des indications très pragmatiques. Je n'aime pas un metteur en scène qui vous apprend à penser.

C'est-à-dire ?

Un metteur en scène qui commence à vous expliquer le sens du signifié, ou le sens du signifiant... Je n'y comprends rien ! Je préfère quelqu'un qui me dit « Vous avez parlé trop tôt » ou « Moins vite ». Tous ces petits détails qui n'ont l'air de rien et qui, tout d'un coup, provoquent comme un déclic en vous...

Entre le théâtre et le cinéma, voyez-vous une différence dans la manière de travailler de Thierry Klifa, dans la manière de vous diriger ?

Non, il est le même. Son immense passion pour le cinéma, sa générosité, son envie que l'acteur soit protégé me touchent énormément. Il est généreux. Il est humble mais il est passionné. En fait, je m'aperçois que je ne sais pas parler d'un metteur en scène, je ne sais parler que de l'être humain. Après, j'ai toujours pensé que le fil conducteur, le point commun, entre les metteurs en scène avec qui j'ai tourné, c'est leur passion pour ce qu'ils font, comme si chacun de ceux que j'avais rencontrés comprenait qu'être sur un plateau, c'est un privilège et qu'ils n'allaient pas en perdre une seule seconde, mais aussi en même temps qu'il y aurait une place pour le rire, les verres partagés, les dîners du vendredi soir, les conversations... Je me rappelle, avec Thierry, on était en Normandie, on prenait sa voiture, on allait au cinéma, moi, j'adore la vitesse et je lui disais « Mais plus vite, plus vite, plus vite ! » [Rires.] Les gens sont toujours étonnés quand je leur dis que je ne vais pas voir mes films. Mais déjà, pendant le tournage, je ne regarde jamais le combo (l'écran de contrôle vidéo) parce que si je suis trop consciente de moi ça me coupe les ailes... Là quand on se parle, on évoque le film, les personnages, les acteurs, les scènes à jouer, les indications du metteur en scène, la lumière, le timing et tout, mais en même temps il y a autre chose de totalement indicible : la joie de se retrouver tous les jours, de travailler ensemble. C'est pour ça qu'au début de cette conversation j'ai dit « Je n'accepte jamais un rôle que je n'aime pas ». Parce qu'on n'a qu'une vie ! Je peux avoir joué dans des films qui n'ont pas marché, ou qui peut-être étaient moins réussis qu'on ne l'espérait, mais je ne regrette rien parce que j'ai vécu au moins deux mois intensément et que rien ne remplace ça ! En fait, ce n'est que lorsque je serai en maison de retraite, que j'aurai perdu la mémoire, que je pourrai regarder mes films. Et là quelqu'un me dira « Hey ! C'est pas vous là ? ». Là seulement je pourrai regarder le film tranquille parce que j'aurai un détachement par rapport à moi-même.

Une fois encore, comme au théâtre, Thierry Klifa, vous fait chanter...

Avec notre petit ami Alex...



... Beaupain. Cela vous plaît ?

Beaucoup. J'aime cette idée de chanter comme ça, pour le plaisir, sans performance, de passer en douce une petite chanson. Ça me rappelle la première fois que Thierry avait demandé à Alex de faire la musique de L'ANNÉE DE LA PENSÉE MAGIQUE. J'aime beaucoup Alex, il est très intelligent, il est mélancolique, il est doué. J'adore les gens qui, comme Pouchkine, savent raconter une histoire avec des vers, des octosyllabes ou des alexandrins, avec des rimes, il est fort là-dedans, même quand il se moque... C'est toujours un plaisir de travailler avec lui. Ce n'est pas étonnant qu'il s'entende si bien avec Thierry. Ils ont en commun ce mélange de grande intelligence, de lucidité sur la vie, de mélancolie et en même temps d'ironie... « En désespoir de cause... ». Et pour moi, ça, c'est la grande élégance. En plus, j'aime beaucoup la chanson populaire, j'aime beaucoup les gens qui se lamentent en 2'50, et savent vous toucher en racontant une histoire...

On se souvient bien sûr de votre dialogue dans LA FEMME D'À CÔTÉ, devenu culte : « J'écoute uniquement les chansons parce qu'elles disent la vérité... Plus elles sont bêtes, plus elles sont vraies. D'ailleurs, elles ne sont pas bêtes. »

C'est si juste... J'aime beaucoup quand Thierry me dit : « Alex va vous appeler. ». Ensuite, on va dans un petit studio et on travaille avec lui, si exigeant, en quête d'absolu... Une cerise supplémentaire sur le gâteau !



ENTRETIEN AVEC MATHIEU KASSOVITZ, INTERPRÈTE DE SAM

On n’a pas l’habitude de vous voir dans un tel rôle de benêt dépressif. Est-ce cela qui vous a séduit lorsque Thierry Klifa vous a proposé LES ROIS DE LA PISTE ?

En fait, je ne raisonne pas comme ça. Lorsque je lis un scénario, je m’intéresse moins au personnage qu’on me propose qu’au film dans son ensemble. Est-ce que le scénario correspond à ce que veut être le film ? Est-ce qu’il est vraiment drôle si c’est une comédie ? Est-ce qu’il fait vraiment peur si c’est un film d’horreur ? Est-ce qu’il est vraiment émouvant si c’est un drame ? Et là, je trouvais qu’il y avait dans le scénario tous les éléments du film que Thierry voulait faire. À la fois drôle et pas que... Je l’ai trouvé très très bien écrit. Et l’idée de jouer ce personnage-là m’a tout de suite amusé. Je n’en ai pas fait beaucoup des comme ça, j’aurais bien aimé en faire davantage d’ailleurs. Les gens n’imaginent pas mais en fait, je suis drôle dans la vie ! [Rires.] Pour moi, dont l’un des films préférés est LE PIGEON de Mario Monicelli, cette histoire fantastique de malfrats d’occasion avec ces acteurs magnifiques, le seul vrai talent d’un acteur, c’est sa liberté de ne pas avoir peur du ridicule, ni devant la caméra, ni devant l’équipe, de ne pas avoir peur d’en faire trop du moment qu’on a trouvé le bon rythme.

Était-ce facile justement de sentir jusqu’où aller trop loin ?

Oui, c’est une question de ressenti... On essaie des choses, et puis on voit. C’est une question de dosage, de rythme. Thierry était très ouvert. On essayait un peu plus puis un peu moins, ou l’inverse... C’est quelque chose qui se sent.

Vous avez de nombreuses scènes avec Laetitia Dosch qui entretient avec votre personnage des rapports ambigus..

C’est une fille géniale, elle est bien barrée. On ne sait pas si elle joue ou si elle est comme ça dans la vie ! [Rires.] Et justement cela collait bien avec son personnage dont on ne sait jamais si elle ment ou si elle est sincère. C’était un vrai plaisir de jouer avec elle. Elle est pleine de surprises, elle arrive là où on ne l’attend pas forcément, elle vient de réaliser un film, elle est unique !

Votre personnage, d’une certaine manière, cache aussi son jeu...

Oui, mais ce n’est pas pour moi sa clé essentielle. Pour moi, s’il avait été “neuneu” jusqu’au bout, ça n’aurait rien changé, en tout cas rien à mon jeu, ni à mon plaisir.

C’est la première fois que vous jouez avec Fanny Ardant...

C’était un de mes rêves. Tourner avec des actrices comme elle, avec le parcours, la carrière qu’elles ont, qui ont vécu ce qu’elles ont vécu, qui ont traversé ce qu’elles ont traversé, qui ont travaillé avec tous ces réalisateurs et ces acteurs, c’est magique... Ce sont de vraies femmes, de grandes actrices qui envoient du bois. J’adore ça, et avec Fanny on a même commencé à déconner très vite, à se faire des grimaces pendant les contre-champs ! Je lui manquais de respect, et elle aussi, on était comme des gamins...

Elle vous vouvoie mais vous, vous la tutoyez...

Elle vouvoie tout le monde, et moi, je tutoie tout le monde ! [Rires.] En fait, elle te vouvoie parce qu’elle garde des balles dans le barillet ! Ça lui permet de garder une petite distance, mais il faut tout de suite prendre du recul car c’est une punk dans l’âme, c’est quelqu’un qui est extrêmement rebelle. C’est même moi qui me retrouvais à certains moments à lui dire « Mais calme toi ! » [Rires.]

Le plus rebelle des deux n’est donc pas celui qu’on croit...

Exactement ! [Rires.] Elle représente bien la mère de cette famille de bras cassés, Fanny. Dans la réalité, elle aurait vraiment pu être cette personne-là. Elle aurait pu être une Ma Dalton sans problème.

Vous connaissiez Nicolas Duvauchelle mais vous n’aviez jamais travaillé avec lui non plus...

Oui, je le connaissais mais juste comme ça. Nicolas est un grand acteur, une grande gueule et je savais qu’on allait bien s’entendre. D’ailleurs quand Thierry m’a dit le nom de tous les acteurs qu’il avait choisis, puisque je suis arrivé en dernier, je me suis dit soit ça va “partir en couille” tout de suite, soit on va bien s’amuser... Et on s’est bien amusés. Oui, c’est une belle bande de bons à rien qu’il a réussi à réunir. J’étais content aussi de retrouver Michel Vuillermoz avec qui j’avais travaillé sur LE BUREAU DES LÉGENDES.

Il y a entre Nicolas Duvauchelle et vous une scène très forte où il chante ...

Oui je le regardais se dépatouiller avec ce truc pas évident. Et il était incroyable. C’était très joli à regarder, parce qu’on ne peut pas dire que ce soit son truc, que ce soit une chose avec laquelle il est très à l’aise, il était obligé de se laisser aller, de s’ouvrir, c’était mignon...



En revanche, vous aviez déjà joué, pas le père, mais le beau-père de Ben Attal, dans le film d'Yvan Attal, LES CHOSES HUMAINES...

Oui... En fait, Thierry a trouvé les bons acteurs qui correspondent bien à ses personnages. Ben aussi a ses démons, ses tourments, et sa vie intérieure qui correspondent très bien à ceux du personnage de mon fils dans le film. En fait, c'était assez facile parce qu'on est tous rentrés dans nos personnages sans avoir besoin de se poser trop de questions, que ce soit Fanny, moi pour qui c'était quand même un défi inattendu, et encore plus Duvauchelle... Quand t'es un mec très bad boy avec des tatouages et une grande gueule comme ça, et qu'on te demande de jouer l'opposé, c'est très jouissif. L'intérêt d'être acteur c'est justement de te retrouver à faire des personnages qui ont l'air loin de toi. Moi par exemple, qui suis extrêmement intelligent, ça me fait du bien parfois de jouer quelqu'un d'extrêmement bête. [Rires.] C'est juste le plaisir de s'offrir une tranche de liberté, de jouer le personnage à fond la caisse.

L'un des thèmes préférés de Thierry Klifa, et dans ce film aussi sous l'angle de la comédie, c'est la famille. C'est un thème qui vous est proche ?

Oui. D'ailleurs c'est tout à fait comme ça que je gère ma propre famille.

C'est-à-dire ?

En chef de gang ! [Rires.] Mes enfants sont très indépendants, je leur laisse passer énormément de conneries, je leur apprend juste ce que c'est le savoir être et le savoir partager, sinon le reste ils sont indépendants et je les entraîne à ne pas être trop dans les cordes, dans les normes. Je suis quand même un peu moins possessif que la Ma Dalton du film et pas du tout manipulateur.

Lorsque vous êtes seulement acteur sur un plateau, qu'est-ce que vous attendez de vos partenaires ?

Qu'est-ce que j'attends de mes partenaires? Heu... qu'ils connaissent leur texte, mais comme moi je ne le connais pas tout le temps non plus, je ne leur en veux pas trop ! Non, ce que j'attends de mes partenaires, c'est qu'on s'amuse sur un plateau, que ce soit pour un film d'horreur, pour une comédie ou pour un drame. Que tu sois même prêt à pleurer pour les faire rire. Il faut qu'on s'amuse sur le plateau, il ne faut pas qu'on s'enfonce dans les tragédies ou les faux travers

des acteurs qui apparemment les empêchent de vivre. Là, c'était vraiment bien parce qu'on était dans une comédie, et qu'on venait pour faire rire, et ça c'est assez jouissif. Je n'ai pas eu beaucoup l'occasion de le faire mais quand je regarde mes potes que ce soit Jamel, ou ceux de certaines séries télé ou des one man shows, je me dis : quelle chance ils ont tous les jours de se lever pour aller faire les cons et rigoler les uns avec les autres. Les acteurs de comédie ont en effet beaucoup de chance de gagner bien leur vie en faisant rire.

A la vision du film en tout cas, on a le sentiment que vous et les autres acteurs y avez pris beaucoup de plaisir, et que ce plaisir est contagieux pour les spectateurs...

Oui c'est ce que je te disais, quand tu regardes les films de comédie où tu sens que les comédiens se sont amusés, 50% du plaisir vient du scénario et les 50 autres de sentir qu'ils se sont éclatés aux répétitions, que lorsque le metteur en scène a dit « Coupez » tout le monde a rigolé... Là, on a vraiment ri, on ne s'est pas mis de manière forcée dans cette situation-là. D'abord le scénario le permettait parce qu'il est drôle, et ensuite parce qu'on rigolait bien tous ensemble. Il m'est déjà arrivé de me retrouver dans des situations où on me demandait de faire des comédies et aux premières répètes, j'ai vu qu'on n'avait pas la liberté de vraiment jouer la comédie, et ça, c'était galère. Ça, ça ne m'intéresse pas parce que je veux prendre du plaisir, parce que je veux rigoler à la fin de la prise, parce que je veux que mon partenaire en face de moi me fasse rire avec une vanne et que je sois obligé d'étouffer mon fou rire... Moi je n'aime pas jouer dans les contre champs, donc je mets mes partenaires en galère, et du coup, ils font la même chose. C'était vraiment amusant, et Thierry était comme un gamin lui aussi, il adorait qu'on rigole...

Quand vous êtes acteur sur un tournage, comme sur LES ROIS DE LA PISTE dont l'univers est assez loin du cinéma que vous faites, vous arrivez à oublier votre côté metteur en scène ? Vous regardez, vous ne dites rien et vous n'en pensez pas moins ?

Je regarde, je ne dis rien et j'en pense pas moins. [Rires.]

Thierry Klifa dit qu'il vous a demandé votre avis au montage et qu'il en a tenu compte...

Non, sérieusement, quand tu es réalisateur et que tu es sur le tournage d'un autre, tu peux regarder mais tu ne peux pas en penser quoi que ce soit, en tout cas tu ne peux pas le dire ni



t'en mêler. En revanche, tu analyses ce qui se passe et s'il te propose de te montrer un premier montage, tu as tous les éléments pour lui dire: « mais tu avais tourné ça comme ça, pourquoi tu n'as pas gardé ça? Pourquoi tu n'as pas utilisé les choses à fond? Pourquoi çï, pourquoi ça ... ? ». Tu peux discuter un petit peu des choses dont tu ne pouvais pas parler sur le plateau. D'autant que les réalisateurs se font parfois du tort eux-mêmes et au milieu du montage ont tout d'un coup la tentation d'essayer quelque chose de différent, de déstructurer ce qu'ils ont construit parce que, en fait, tu ne trouves pas ton montage la première fois, tu te rends compte que ça ne marche pas et là, pour te rassurer d'une certaine manière, tu déstructures. Si personne ne te dit que ça ne marche pas, qu'il faut que tu reviennes à ce que tu avais écrit, tu tombes dans cette facilité. Mais si quelqu'un te dit « Respecte ce que tu as dans le scénario, il était parfait », c'est forcément utile...

Comment qualifieriez-vous Thierry Klifa comme metteur en scène ?

C'est un metteur en scène qui raconte son scénario de manière très claire, avec sa personnalité, avec son amour des acteurs, des personnages. Son travail est beaucoup basé sur eux, sur ses personnages, sur ses dialogues. C'est cela qui impose un rythme, alors que chez moi, c'est plus fait sur les mouvements de caméra ou sur le rythme de la caméra elle-même. De toute façon, c'est ça la comédie. La comédie, c'est vraiment le comédien qui impose un rythme, et le metteur en scène se débrouille après à voir ce qui est le plus drôle, ce qui fonctionne le mieux. Je trouve que c'est un très bon réalisateur de comédies pour ce que j'en ai vu, et j'espère qu'on travaillera sur un autre film, peut-être même sur un autre style de film. Sur le plateau, il est cool. Comme il s'intéresse aux acteurs, s'il sent qu'on est content, il est content. Et il est content d'être là. Contrairement à moi qui ne suis jamais content d'être sur un plateau parce que c'est la guerre partout!

Si vous ne deviez garder qu'un moment, qu'une image de toute l'aventure du film ?

Je suis très mauvais à ce genre de choses... Honnêtement c'est l'ensemble du film qui en a fait une belle aventure. En fait tous les jours on avait des moments de bonheur et de plaisir.



ENTRETIEN AVEC LAETITIA DOSCH, INTERPRÈTE DE CÉLESTE

Comment s'est passée votre rencontre avec Thierry Klifa pour LES ROIS DE LA PISTE ?

Très bien. Il a toujours la classe, Thierry. On s'était rencontré dans un festival où je présentais un film dans lequel je jouais. J'étais à une terrasse de café en train de fumer, j'étais triste, j'étais à un moment de ma vie où je me disais que je ne trouvais pas les bons rôles, j'étais vraiment au bout du scotch ! Et puis, il est venu me parler. Cette conversation m'a fait du bien. Quelques mois plus tard, mon agent m'appelle pour me dire que Thierry voulait boire un café avec moi et me proposer un rôle. Celui d'une petite cocotte de casino ! [Rires.] C'est la première chose qu'il m'a dite. Non, avant il m'avait dit : « J'ai beaucoup repensé à toi, à notre conversation, et j'avais envie de te donner un rôle à ta hauteur. On s'est dit que tu pouvais nous apporter, et apporter à ce personnage de Céleste, tellement de couleurs... » . Tout de suite, j'ai senti qu'il me voulait pour les bonnes raisons, et que j'allais pouvoir lui proposer des choses qu'il allait pouvoir prendre et utiliser parce qu'il savait pourquoi il les voulait. Déjà j'étais contente. Puis j'ai commencé à lire le scénario. Je l'ai trouvé ultra bien écrit, les dialogues me faisaient beaucoup rire et je trouvais les sujets abordés très beaux.

C'est-à-dire ?

Ces questions sur l'identité, ces rapports familiaux complexes et affectueux à la fois, ces rapports amoureux où on ment parfois et où en même temps on est vraiment là. Finalement cette détective d'assurance qui joue aux cocottes de casino, elle ment mais elle se prend au jeu parce que c'est un rôle qu'elle n'aurait jamais pu prendre dans la vie.

Ce qui est formidable, c'est qu'on ne sait jamais – et cela tient vraiment à votre jeu – quand elle ment, quand elle est sincère, à moins que ce ne soit les deux en même temps !

Peut-être que dans la vie j'ai l'impression que quand on ment c'est plus sincère ! Lorsqu'on est en train de croire à sa propre histoire, on est un peu perdu avec la réalité, moi je ne mens pas beaucoup dans la vie, j'essaye d'éviter parce que ça me met dans un certain trouble en fait. Mais effectivement il y a pas mal de gens qui, lorsqu'ils mentent, disent des choses plus vraies que s'ils n'avaient pas menti...

Vous vous posiez la question au moment de jouer la scène ?

Non pas vraiment parce que je me suis vite aperçue que dès que j'y pensais trop, j'avais l'impression que ça se voyait. Si ça se trouve tu mens, si ça se trouve tu ne mens pas ! Peut-être faisais-je attention à garder justement une certaine retenue, une manière d'être sur un fil... Quand je pense à des moments où dans la vie je mens, peut-être que je suis comme ça, et que je crois vraiment à mon histoire. Finalement, ce n'est pas très différent. Ce que j'attends le plus peut-être au moment de la scène, c'est l'écoute, une réaction de l'autre. Quand on ment c'est pour qu'il y ait une réaction chez l'autre, non ? On voulait tous un effet, dans les petits regards. C'est là où je pense qu'ils ont été très forts au montage...

Thierry Klifa dit que sa rencontre avec vous a influencé le personnage de Céleste et qu'avec son co-scénariste, ils se sont même servis d'histoires que vous lui avez racontées...

Eh oui ! Pour une scène, on cherchait un souvenir que Céleste pouvait raconter, pour ajouter entre les personnages des moments d'intimité, pour qu'elle parle d'autre chose de plus personnel, comme pour se persuader qu'elle faisait partie de cette famille. Il cherchait, cherchait ce souvenir, et il ne le trouvait pas. Je leur ai alors raconté un vieux souvenir de ma mère qui pouvait aller dans le sens du film et je me suis dit en plus que ça allait faire plaisir à ma mère aussi que je le raconte.

C'est l'histoire du lapin ?

Oui c'est ça. C'est une histoire qui lui est vraiment arrivée, et qui l'a littéralement traumatisée. Et en même temps c'est une formidable histoire de comédie. C'est quand même incroyable qu'une histoire comme celle-là arrive, non ? Dans le film, ça faisait aussi partie de cette famille de bras cassés de raconter des histoires pas possibles comme ça...

La famille, c'est un thème qui vous touche aussi ?

Oui... J'ai l'impression que la famille c'est quelque chose qui nous construit, qui nous détruit, qu'il faut surmonter, qu'il faut recoller, qu'il faut passer à la machine... C'est quand même central. Celle qu'on a, celle qu'on fait, celle qu'on se crée à travers les amis, les familles auxquelles on appartient. Moi, je me suis toujours considérée un



RENCONTRE / SIGNATURE
Qui êtes-vous?

AU NOM
DU
PEUPLE

COUP DE CŒUR
DU LIBRAIRE
Une sélection de livres

UN ÉTÉ AVEC
LA SÉRIE

peu comme sans famille, dans le sens où j'en ai une mais qui ne me ressemble pas tellement. J'ai toujours cherché la famille qui me ressemblerait, quitte à la construire. Par moments, je la trouve. Ce ne sont pas vraiment des familles de sang...

Qu'est-ce qui vous touche ou vous amuse le plus chez Céleste ?

Oh, plusieurs choses... Déjà, c'est vrai que parfois le samedi ils écrivaient de nouveaux monologues que je devais apprendre pour le lundi matin. Comme si le fait de m'avoir leur avait donné l'envie d'accorder à ce personnage une imagination encore plus débordante ou alors une vie encore plus rocambolesque, je ne sais pas bien. En tout cas, ils lui font arriver des trucs incroyables, et ça c'est vraiment génial à jouer. Cela m'a fait penser à ce que fait Marie Trintignant dans le film de Pierre Salvadori, COMME ELLE RESPIRE. Bien sûr, elle avait aussi beaucoup d'autres choses à faire mais il y avait cette idée géniale, cette fantaisie de raconter des histoires pendant des heures, c'était magnifique, j'adore ça. Ce qui me touche le plus, c'est que c'est une femme pas forcément bien dans sa peau, et que le fait de jouer à être une cocotte de casino, finalement la libère. C'est un message vraiment décalé par rapport à l'époque, que je trouve cool. [Rires.] C'est simplement une femme qui va se découvrir en jouant une cocotte ! Du coup, on peut jouer plein de choses superficielles, légères, que cette détective n'était pas sensée du tout jouer au départ. Il y a soudain un côté pas sérieux mais ce qui me plaît beaucoup, c'est que dans le pas sérieux il y a du sens en fait. On trouve de la liberté, des sentiments, de l'amour...

Cette Céleste est très glamour lorsqu'elle fait mine de séduire les vieux riches dans les casinos...

Ses tenues, c'était génial. Notre modèle c'était Faye Dunaway dans L'AFFAIRE THOMAS CROWN. C'est inspirant, non ? Il y a longtemps que je rêvais d'un rôle comme celui-là, avec ces belles robes, où on me traite, où je me traite comme un bel objet de désir... Bien sûr, cela pose des questions hyper-compliquées sur le féminisme, mais ça me plaît, ça me plaît ! Ça m'éclate même, et c'est hyper valorisant. En plus, je le découvrais, je le vivais en même temps que le personnage le découvre et le vit, c'était chouette. Et cette expérience m'a vraiment donné un goût pour les beaux vêtements.

Vos deux partenaires principaux sont Mathieu Kassovitz qu'on n'avait jamais vu dans ce type de personnages un peu largué, et Michel Vuillermoz tellement décalé qu'il en devient poétique...

Je ne sais pas si lorsque je suis arrivée sur le tournage Mathieu tournait déjà depuis pas mal de temps, mais dès que je l'ai vu faire son sourire à la Buster Keaton, j'ai été morte de rire. Je n'avais pas du tout imaginé les choses comme ça et je trouvais génial ce qu'il faisait ! Tout de suite, j'ai été en admiration de ce qu'il faisait. On ne voit pas souvent de tels personnages dans les films français. Il joue les dépressifs à merveille et en même temps il est très drôle et hyper touchant. Mathieu, il peut vraiment tout jouer et c'était facile de jouer avec lui parce que je l'admirais tout simplement. Quant à Michel, il est tellement proche dans la vie de son personnage que finalement c'était un jeu assez naturel. Et puis, il m'a fait penser à des hommes de ma famille, donc j'étais très facilement à l'aise avec lui. Ce sont des gens qui sont... truculents... ce n'est pas exactement le mot que je cherchais. Disons qu'ils sont comme des bonbons acidulés, enfin il y a quelque chose comme ça dans son jeu qui n'est pas du tout dans l'esprit des comédies de maintenant. Il vient de la comédie classique et je trouve génial qu'il ait pu ramener ça dans ce film-là avec tant d'inspiration et de liberté. J'ai adoré tous les acteurs de cette famille. Je me souviens de Nicolas [Duvauchelle] qui n'en menait pas large avant de chanter sa chanson. Il était intimidé, la peur de mal faire, la peur de caricaturer, et de plein d'autres choses. Il m'a épatée, il en fait un personnage qui a énormément de grâce, tout en restant lui.

Et bien sûr, il y a Fanny Ardant dont le personnage de mère possessive vous regarde arriver avec méfiance ...

Et elle a raison ! Travailler avec Fanny, c'est quand même impressionnant. Il y a forcément un rapport pas distant mais respectueux, et en même temps elle est très sympathique. Je la trouve incroyable dans le film. Elle a énormément de couleurs, j'ai adoré jouer avec elle. Et en plus, c'est une femme avec laquelle j'ai beaucoup aimé parler. C'est une leçon de vie ! Elle est si libre, vraiment libre de penser, ce n'est pas pour rire, elle s'en fout que ça plaise ou non, elle n'est pas du tout politiquement correcte, et c'est drôle parce qu'elle a réussi à tenir dans le temps. Avec une profondeur et une



connaissance de la vie incroyables. On voit que c'est une femme qui a survécu à plein de choses, qui est restée droite, digne. Je me suis reconnue dans ça... enfin en tout cas... je me suis dit que j'aimerais garder ça chez moi et être toujours comme elle, si forte, si indépendante. Je les trouve impressionnantes, ces actrices qui sont pourtant tout le temps à devoir répondre aux désirs des autres, qui dépendent du désir des gens, et qui arrivent justement à être très fortes sur leurs désirs à elles aussi. Fanny, elle a ça et c'est magnifique.

Qu'est-ce que vous attendez de vos partenaires ?

Qu'ils soient généreux, qu'ils aiment jouer en contre-champ comme ils jouent quand la caméra est sur eux, qu'on puisse parler un peu des scènes avant – avec Mathieu, c'est ce qu'on a fait –, qu'il y ait entre nous une émulation, qu'on soit une équipe, ça c'est le plus important. Pendant le tournage, on était tous coincés dans ce manoir du Cotentin, et l'ambiance participait au film, c'était bien... Ce que j'attends c'est ça, c'est ce qui s'est passé : qu'on soit ensemble, qu'on se renvoie vraiment la balle, que le jeu de l'un change le jeu de l'autre...

Et du metteur en scène qu'est-ce que vous attendez ?

Qu'est-ce que j'attends d'un metteur en scène ? [Silence, elle réfléchit.] La plupart des metteurs en scène avec lesquels j'ai travaillé sont des gens qui écrivent leur texte, donc j'attends d'eux... enfin je ne sais pas si j'attends mais c'est mieux... que leur texte soit super long, et très bien écrit. Parce que c'est inspirant, parce que ça donne envie de les surprendre, de leur donner des choses. Ce dont j'ai besoin aussi, c'est de sécurité affective. J'ai besoin que les gens soient hyper gentils déjà, sinon je ne peux pas travailler ou je travaille mal, et aussi qu'ils sachent rebondir sur les propositions, que ça éveille leur curiosité et alimente leur imagination. Pareil qu'avec les partenaires, qu'on soit dans l'émulation, qu'on crée des trucs ensemble. Il faut savoir que moi je pose beaucoup de questions !

Quel type de questions ?

Eh bien justement les mêmes que vous posez... Elle ment ou elle ment pas ? Ta scène, tu as envie qu'elle soit comique, très comique, un peu comique, quel genre de comique ? À quel moment tu veux que l'amour on le voit davantage ? Je ne sais pas si c'est de la dramaturgie, je ne sais pas comment dire mais je construis aussi le personnage en fonction de ce que le film doit raconter et le ton qu'il doit avoir à certains moments, et comment aussi il va influencer le ton et peut-être même le faire changer. Je pose plein de questions là-dessus. Et Thierry, justement, est très à l'écoute. C'est quelqu'un qu'on a envie de surprendre, à qui on a envie de donner plein de choses. Il sait créer ça chez les gens, une grande envie. Et une fois qu'on lui a donné des choses, il sait très bien ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, et ça, c'est super. Tu te sens en sécurité avec lui, pour moi c'est très important. On sent qu'on peut tout essayer, ce n'est pas grave si ça marche ou si ça ne marche pas, d'autant qu'il est très élégant dans sa manière de dire les choses.

Y avait-il des scènes que vous appréhendez particulièrement ?

Oui la scène finale entre Céleste et le personnage de Mathieu. Il fallait parler très, très vite, il y avait plein de choses à gérer, il fallait trouver le bon ton, et j'avais peur de ne pas le trouver. J'ai eu peur avant, pendant et après la scène. J'en ai parlé à Thierry, il a regardé les rushes, il m'a dit que tout allait bien et heureusement car c'est un moment charnière du personnage. La vérité est plus forte qu'elle, il faut qu'elle la dise. J'ai l'impression que les scènes qui font le plus peur, c'est quand elles demandent quelque chose de nouveau par rapport au personnage, ou même par rapport à toi, mais si tu y mets beaucoup d'énergie elles sont bien, c'est peut-être même les mieux...

Vous avez accompagné Thierry Klifa aux avant-premières, vous en gardez quels souvenirs ?

Très bons ! Le film fait beaucoup rire et touche en même temps, on sent les changements de ton, d'émotion, à travers la réaction des gens... C'est rare que j'aie un rôle qui fasse autant rigoler et c'est un vrai plaisir que d'entendre les gens rire. Et puis on sent aussi qu'ils sont touchés par plein de trucs assez contemporains, justement sur la famille, sur la quête d'identité... sur toutes ces questions-là... Thierry a réussi une comédie qui tranche avec les comédies actuelles, une comédie qui me fait penser à des comédies italiennes, ou à ces comédies noires des années 80/90 comme celle de Lawrence Kasdan, I LOVE YOU TO DEATH avec Keanu Reeves et Kevin Kline. Il y a quelque chose de cette atmosphère-là. J'étais contente que les gens y soient aussi sensibles et que ça percute de manière aussi moderne.

Vous venez vous-même de tourner un film comme réalisatrice, LE PROCÈS DU CHIEN. Diriez-vous que vous avez tiré quelques leçons du tournage des ROIS DE LA PISTE ?

Je l'ai tourné dans la foulée en effet. Ce que j'ai retenu c'est à quel point l'ambiance est quelque chose de très important, et aussi la bienveillance par rapport aux autres acteurs et par rapport à tout le monde d'ailleurs. Thierry, il a un esprit d'équipe, il est très proche de ses équipes artistique et technique, il n'y a pas tellement de différence pour de vrai. Il régnait sur son plateau une bienveillance entre tout le monde qui du coup mettait chacun dans un état où il avait envie de surprendre et d'apporter des choses. Je me suis dit que ça c'était crucial, que c'était même le nerf de la guerre.



ENTRETIEN AVEC NICOLAS DUVAUCHELLE, INTERPRÈTE DE JÉRÉMIE

Thierry Klifa dit que sur les films précédents, vous acceptiez les rôles qu'il vous proposait sans même lire le scénario, mais que cette fois, vous avez voulu le lire. Est-ce parce que vous hésitez sur le personnage qu'il voulait vous donner et dont il vous avait parlé ?

Oui bien sûr. Déjà, j'ai été surpris parce qu'on ne m'avait jamais proposé un tel personnage. Ensuite, si j'hésitais ce n'était pas par rapport au projet global mais bien parce que je voulais savoir si, moi, je me sentais vraiment capable d'incarner ce Jérémie, si j'allais être capable de le jouer sans faire quelque chose qu'on avait déjà vu, ni cliché, ni caricatural. J'ai mis, c'est vrai, du temps à dire oui. Je me suis posé beaucoup de questions, j'en ai parlé avec ma compagne qui est toujours de bon conseil. En même temps, c'était un vrai défi à relever, et c'était un très beau rôle, ce qui n'est pas si fréquent. D'autant que c'est justement ce que je cherche, de faire des choses complètement différentes. Je savais que j'aurai un gros travail en amont du tournage, mais c'était excitant aussi de partir dans le noir total, d'explorer des facettes que je n'avais pas eu l'habitude d'explorer. J'étais touché que Thierry me le propose car cela voulait dire qu'il pensait que j'étais capable de le faire. Son envie m'a convaincu. Mais oui, c'était remuant de jouer ce personnage.

Qu'est-ce qui était le plus difficile pour vous ? Car il y a toute une part de réelle composition alors que vous êtes plutôt un acteur instinctif...

Tout était difficile ! [Rires.] Mais j'ai travaillé avec un répétiteur, Daniel Marchaudon qui a notamment coaché Gaspard Ulliel sur SAINT LAURENT. Le plus difficile peut-être était de trouver le ton juste, de trouver la voix, mais aussi la coupe, la tenue, une façon de parler, de marcher, de se tenir... Ce n'était pas évident mais je reconnais que c'était assez excitant. C'était pas mal de boulot mais on a fini par tout trouver pour en faire juste quelqu'un de quotidien, d'ordinaire... Au début, pendant les répétitions, c'était dur aussi d'avoir du recul. On pouvait être à deux doigts du ridicule quand même, la frontière était très ténue. Or, il ne fallait absolument pas que ce soit ridicule un seul instant. Comme le disait Thierry, on rit avec le personnage mais il ne faut pas qu'on rie du personnage. C'était ça, en fait, le défi le plus important. Je suis parti

du postulat suivant : et si moi, j'avais le même secret que Jérémie, le même rêve, le même désir, comment est-ce que je m'y prendrai, avec ma carrure, avec ma voix... À force de travailler, de faire des répétitions, lorsque je suis arrivé sur le plateau, je ne sais pas comment dire, il y a eu comme une espèce de magie et tout s'est bien passé. Si on y va en se battant contre le personnage, pire encore en le refusant, c'est là où ça peut très vite devenir ridicule. Il faut juste plonger dedans, il faut y aller à 100 %... Je ne sais pas comment expliquer... Pour que les autres croient au personnage, il faut soi-même vraiment y croire. De même que Jérémie assume tout, il faut soi-même tout assumer. Et ce que j'aimais bien dans le scénario, c'est que ce secret de Jérémie n'est pas le sujet du film mais pose la question de comment échapper au carcan familial, comment vivre la vie qu'on a envie de vivre malgré le poids de la famille... Et en plus, dans le cadre d'une comédie, ça c'était très plaisant.

Justement vous qui avez déjà travaillé avec Thierry Klifa mais plutôt dans des drames, que ce soit au cinéma ou au théâtre, avez-vous été surpris par le ton des ROIS DE LA PISTE, dont on pourrait dire qu'il est sa première comédie, même s'il n'est pas que ça...

Surpris non, parce que je trouve que ça lui ressemble beaucoup, que ça ressemble à ce qu'il est dans la vie. Je dirais même plutôt que je suis surpris qu'il n'en ait pas fait avant et c'est à se demander maintenant quand il va en refaire une ! En plus, ce n'est pas de la grosse comédie, c'est très fin, très bien écrit. Les dialogues sont vraiment formidables. Ce sont plus les situations qui sont drôles que les personnages eux-mêmes.

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans le personnage de Jérémie ?

Sa force de caractère. Cette volonté qu'il a, lorsque l'occasion se présente, de partir comme ça sans rien dire à personne, de tourner le dos à sa famille. Enfin, il ne leur tourne pas le dos mais voilà son envie d'être lui-même, de vivre sa vie pour lui est plus forte que son attachement à sa famille. Je crois qu'à un moment, il faut le faire. D'avoir cette grande force, ce n'est pas évident. C'est cela qui m'a beaucoup



plu dans le rôle, dans ce personnage, il n'est pas du tout une petite chose, fragile et vulnérable, c'est quelqu'un de très fort et j'aime vraiment ça. Quelqu'un qui s'assume et qui emmerde les autres. « Je suis comme ça, si ça ne te plaît pas c'est pareil ! C'est comme ça ». Et ça, ça me parle, ça me plaît.

Le thème de la famille est un thème qui revient souvent dans le cinéma de Thierry Klifa. C'est quelque chose qui vous touche beaucoup aussi ?

Oui forcément, mais ça touche tout le monde non ? C'est vrai que Thierry, c'est son dada on va dire ça ! [Rires.] Que ce soit au théâtre ou au cinéma. Ce sont quand même des familles à chaque fois particulières... Mais bien sûr que ça me parle, que ça me touche. C'est comme une extension de moi qui ai une vraie admiration pour mes parents. J'étais très content que ma mère aime le film, et moi dedans, alors que je ne lui avais presque rien dit de ce que je jouais, pour ménager la surprise. Comment, encore une fois, ne pas être touché que Thierry ait fait appel à moi pour jouer ça ?

Après DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES au théâtre, vous retrouvez Fanny Ardant qui joue votre mère à nouveau...

C'est un bonheur ! C'est toujours un bonheur de travailler avec elle. Quelle actrice ! En plus, elle est toujours souriante, elle a toujours la pêche, elle est toujours partante. J'aime passer du temps avec elle sur le plateau, j'aime parler avec elle. Mais quand on joue, il faut aussi parfois se concentrer vraiment parce qu'on peut être au spectacle tellement elle est incroyable, on peut se laisser bercer par sa voix, par ses rires... C'est un grand plaisir de jouer avec elle, d'autant qu'elle met la barre haut. J'espère qu'on fera d'autres films ensemble parce que c'est trop bien...

Il y a une scène assez dure entre elle et vous, qui n'est plus du tout dans le registre de la comédie, vous appréhendez cette scène ?

Non parce qu'on s'aime beaucoup dans la vie. C'est la règle du jeu mais c'est vrai que je m'en prends plein la tête pendant toute cette scène, et qu'elle provoque une émotion très forte, un mélange de blessure et de rage... C'était pas évident, c'est vrai. En même temps, il y avait Fanny en face alors... Avec elle, ce n'est pas difficile. D'ailleurs quand on a de bons partenaires, ce n'est pas difficile. Et sur ce tournage-là, on était bien servis ! C'est vrai que c'est cette scène-là dont je me rappelle le

plus et puis aussi la scène du dîner, et celle de la chanson avec Mathieu. En même temps, j'ai beaucoup de scènes très chargées. Il n'y avait pas un jour où je pouvais me dire : « Oh, eh bien tiens aujourd'hui j'ai une petite journée ! » Il y avait toujours de gros enjeux, mais c'était super plaisant à jouer en fait. D'autant que l'ambiance était un bonheur. J'ai pourtant commencé par les scènes les plus dures pour moi. Il fallait que je m'habitue au regard des autres, ce n'était pas forcément évident... En fait... c'étaient plus les gens qui étaient un peu gênés que moi au début, mais ça s'est tassé très vite. Ce qui était bien, c'est qu'on était en province, tous ensemble. On l'a vraiment tourné ce film comme une troupe de théâtre qui ne se quitte pas pendant deux mois. C'est typiquement le genre de tournages que j'adore, en plus avec Thierry qui sait s'y prendre pour faire régner une bonne ambiance, aussi bien avec les acteurs qu'avec son équipe technique.

Vous parliez de la scène de la chanson, c'est vous qui en avez eu l'idée...

Oui complètement. Il était prévu que ce soit une scène de danse. J'ai commencé à travailler, j'ai fait deux trois répétitions avec la répétitrice mais pour que ce soit vraiment réussi, il aurait fallu s'y prendre un an à l'avance ! En plus, je trouvais que ça cataloguait un peu trop le personnage. Je pensais que par une chanson, surtout pour moi qui aime la musique, qui en ai fait, qui ai déjà chanté, on pouvait faire passer beaucoup plus de choses. Je ne suis pas assez bon danseur pour faire passer les émotions comme le font les danseurs professionnels – et ce n'est pas en deux mois qu'on apprend ça ! J'en ai parlé à Thierry, je lui ai dit que chanter me conviendrait mieux et il a tout de suite dit oui. On a proposé à Alex [Beaupain] d'écrire une chanson assez vite et puis on l'a enregistrée, même si je l'ai performée en live pendant le tournage.

Il vous avait déjà fait chanter dans DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES...

Oui j'avais chanté *Cherchez le Garçon* de Taxi Girl qu'Alex avait arrangé.

Vous dites que vous avez fait de la musique. C'était quand ?

De mes 16 ans à mes 25 ans, dans un groupe de hardcore, de métal... J'ai toujours adoré la musique, mes parents adorent ça, ils ont plein de vinyles que j'ai beaucoup écoutés. J'ai toujours été un chanteur de douche ! [Rires.] Et puis de chanter cette



chanson à ce moment-là du film, dans cette tenue-là, c'était un autre défi à relever, c'était très excitant. En plus, la chanson est très belle. Je l'adore. Alex m'a écrit ça en une semaine – on n'en revenait pas avec Thierry ! – et les paroles collaient tellement bien au personnage. C'était exactement tout ce que j'ai à dire à Mathieu à ce moment-là. Alex a tapé pile poil à l'endroit où il fallait. C'était un bonheur de la performer comme ça. Tout de suite avec Mathieu, j'ai vu qu'il y avait un truc qui se passait, qui ne se serait pas passé avec la danse. Une intuition payante ! Je l'adore, cette scène dans le film.

Vous vous connaissiez avec Mathieu Kassovitz ?

Oui, oui on s'est déjà croisé quelques fois avant le film de Thierry il y a quelques années. Là encore, Thierry lui a proposé un rôle dans lequel on ne l'avait jamais vu. C'est vrai d'ailleurs pour les autres acteurs du film, et c'est ce qui était bien sur ce film. Mathieu, il est totalement inattendu, et il est super drôle en fait. Il y a quelque chose chez ce mec-là que j'aime beaucoup, quelque chose d'atypique. D'habitude, il a des rôles plutôt durs, et de le voir jouer les benêts dans une comédie comme celle-là, c'est un bonheur. Il est excellent. J'ai adoré jouer avec lui. Il faut dire qu'on s'est beaucoup amusé, qu'on a beaucoup ri sur le tournage. Ce sont de très bons souvenirs, très drôles. Pareil avec les autres acteurs, avec Ben [Attal], avec Laetitia [Dosch]. Je l'adore, Laetitia. J'adore sa manière de jouer, son sourire, sa fraîcheur, son ton aussi, ça amène pas mal de choses assez drôles dans sa relation avec Mathieu, on ne sait jamais quand elle ment, quand elle est sincère. C'est un peu comme mon personnage d'ailleurs. On ne sait pas s'il est sincère ou s'il a trouvé un énorme subterfuge pour récupérer l'argent du tableau qu'il a volé, si c'est juste une planque pour le pognon...

C'est donc la quatrième fois que vous travaillez avec Thierry Klifa...

...oui on aura fait trois films et une pièce.

... qu'est-ce qui fait que vous vous entendez aussi bien ?

Ah c'est dur à dire ! Je ne sais pas. Est-ce que ça s'explique ? Peut-être le même genre de sensibilité, d'humour aussi, qui nous rapproche. Cela fait un moment qu'on se connaît, on en a fait des dîners, des soirées, on en a vécu des choses ensemble. Je

m'entends toujours bien avec Thierry, j'aime bien rigoler, et avec Thierry franchement on est servi à chaque fois ! Je ne passe que des bonnes soirées avec lui. Je ne sais pas l'expliquer, c'est comme ça. Il y a des gens avec qui vous vous entendez instantanément, naturellement... Et puis, c'est quelqu'un de très fidèle. Sur ce tournage-là, était-ce l'ambiance du tournage, le style du film ? Je l'ai trouvé en tout cas plus détendu – au moins en apparence. Avant, il était très en contrôle, cette fois il l'était moins, comme s'il avait lâché du lest. Ça se ressentait dans sa manière de diriger, il laissait des choses lui échapper. Sur un tournage ou un plateau, il n'est jamais les doigts de pied en éventail mais j'ai le sentiment qu'il s'est plus amusé sur celui-là. Je trouve que ce film lui ressemble tellement en fait... Cette sensibilité, cet humour, c'est Thierry quoi ! Ça se ressentait sur le tournage, c'est passé tellement crème...

Et comment le définiriez-vous comme metteur en scène ?

À la fois, il sait ce qu'il veut et il est attentif à ce qu'on peut lui proposer. Il peut vous laisser faire et puis après, donner deux ou trois indications pour rectifier le tir. Moi surtout, il fallait que je garde la voix, donc c'était « Attention Nicolas la voix... » Il fallait toujours garder ça en tête. Moi j'aime bien arriver le matin voir un petit peu l'espace, se demander comment on peut faire la scène, etc. On avait fait des lectures avant, on discute beaucoup avec lui, on répète, et puis après on tourne. Ça fait partie du processus, c'est pas le gars qui arrive avec une idée en tête et qui te dit : « tu feras ça, et c'est comme ça. » Cet échange-là est très stimulant.

Vous l'avez accompagné dans des festivals où le film était présenté qu'est-ce qui vous a frappé ?

Le retour enthousiaste des gens ! Quand on est allés à Carentan (au Festival Les Egaluantes dans la Manche), on fait cinq salles, 800 personnes, on a rajouté des séances, et c'est super d'entendre les réactions des gens en direct, de les entendre rire surtout pour moi qui n'ai pas fait beaucoup de comédies ! Et puis à titre personnel, c'est agréable que les gens qui me connaissent pour d'autres rôles viennent me dire « Tu es super dedans, on t'a jamais vu comme ça » ! C'est aussi pour ça qu'on fait ce métier, pour avoir les réactions à chaud des gens, pour les surprendre, pour les toucher, c'est un vrai bonheur.

ENTRETIEN AVEC ALEX BEAUPAIN, COMPOSITEUR DE LA MUSIQUE ORIGINALE

On vous connaît comme chanteur et compositeur pour vous et aussi pour d'autres interprètes, mais comment avez-vous l'habitude de travailler pour le cinéma ?

Au cinéma, il y a deux cas. Le premier où je dois écrire des chansons pour le film, et là il faut bien que je compose la musique avant ou pendant le tournage parce que cela se tourne en playback. Le deuxième où je dois surtout composer la musique, et là j'ai impérativement besoin des images et même d'un début de montage. Je n'ai aucune imagination sur le scénario, je suis un très mauvais lecteur de scénario, comme je suis un très mauvais lecteur de théâtre. Je suis incapable d'imaginer le résultat final avant de le voir. Cela a toujours été le cas, avec Christophe Honoré comme avec les autres. Il y a toujours ce fantasme des réalisateurs qui veulent un thème avant, comme Sergio Leone le demandait à Ennio Morricone. Moi j'en suis incapable. Si je n'ai pas les images et même plus que les rushes, un petit montage, pour donner une idée du rythme, pour me rendre compte à quelle vitesse on va débiter les dialogues, quel type de jeu on va proposer, etc. je suis incapable d'écrire de la musique. Alors, c'est vrai, c'est toujours un peu le serpent qui se mord la queue : il me faut un début de montage pour proposer de la musique et au réalisateur et au monteur, il leur faut de la musique pour commencer à monter ! Il y a donc toujours un petit moment de mise en route, de flottement, mais on finit par s'accorder.

Sur LES ROIS DE LA PISTE, comment cela s'est-il passé précisément ? Vous aviez déjà travaillé avec Thierry Klifa pour ses mises en scène de théâtre...

Oui mais au cinéma jamais ! Peut-être a-t-il eu envie de faire appel à moi justement parce que sur ce film-là il voulait proposer quelque chose d'un peu différent de ce qu'il avait fait jusque-là qui était plus de l'ordre du mélodrame. Là, tout d'un coup, il se barre dans une comédie élégante mais une comédie malgré tout. On se connaît très bien avec Thierry. Il est très cultivé et très cinéphile – et c'est très agréable, d'autant qu'on a beaucoup de références communes. Il m'avait parlé de son projet, j'avais quand même lu le scénario, j'avais un peu compris déjà vers quoi il voulait aller. On en a beaucoup parlé ensuite. On a évoqué Jean-Paul Rappeneau, Philippe de Broca, Michel Berger qui a signé la musique de TOUT FEU TOUT FLAMME, Michel Legrand celle des MARIÉS DE L'AN II, Georges Delerue celle de L'HOMME DE RIO... Donc

quand même assez tôt il y avait cette idée-là, qui s'est forcément éparpillée en cours de route, mais c'était cela le point de départ. J'avais deux, trois trucs comme ça qui me trottaient dans la tête. Pour une fois, j'avais même écrit un thème, certainement le plus mélancolique, que j'avais fait arranger avec des cordes. Sauf qu'après, lorsqu'on s'est mis à vraiment travailler, il a bien fallu s'adapter à ce qu'est le film.

C'est un film dans lequel il y a beaucoup de musique. Était-ce une volonté de départ de Thierry Klifa ou est-ce venu en cours de route ?

Je dirais que c'est plutôt venu en cours de route. Le film fait 1h50 et il y a 1h05 de musique, ce qui est beaucoup. Et il n'y a quasiment que de la musique originale, sauf à un moment lorsqu'ils dansent en boîte. En travaillant, il nous est apparu très vite que pour ce genre de comédie très vif sur le dialogue, sur l'intrigue, sur les événements qui se précipitent, il était évident non seulement de mettre beaucoup de musique mais aussi qu'on l'entende beaucoup. Parfois on met beaucoup de musique sur un film mais comme une musique d'atmosphère, une sorte de vague musicale en fond sonore, il y a ça dans les thrillers, dans les films de genre ; là, non seulement la musique est très mélodique, c'est-à-dire qu'on entend des thèmes, qu'on peut les chanter, mais en plus elle est censée être constamment en réaction à la réalisation, aux dialogues, aux plans serrés... Il y avait tout un travail à faire qui m'amusait même si... cela prenait forcément énormément de temps ! Je déteste cette expression que tout le monde emploie tout le temps : « Finalement la musique est le cinquième personnage du film ! » Ce n'est pas un cinquième personnage du film mais c'est presque un metteur en scène supplémentaire.

C'est-à-dire ?

Le compositeur écrit une histoire à sa manière – d'ailleurs, le seul à part le scénariste et le réalisateur qui touchent des droits d'auteur sur un film, c'est le compositeur. Et si l'histoire est en contradiction avec le film ou plus forte que celle du réalisateur, il peut ne pas aimer ça. Ce qui explique la terreur terrible de la musique qu'ont certains réalisateurs qui demandent qu'elle ne soit pas trop brillante, pas trop en avant, qu'elle ne prenne pas trop de place, etc. La musique est un metteur en scène supplémentaire dans le



sens où elle va accélérer ou décélérer le rythme, relancer des choses et surtout dialoguer avec les acteurs, avec la façon dont ils parlent... C'est un vrai travail d'orfèvre très excitant car il faut constamment placer les choses au bon endroit, entre les dialogues ou sur les dialogues, ou à la coupure de plan. Le problème, c'est que dès que le réalisateur modifie le montage, je suis foutu ! [Rires.] Dès qu'il rajoute ou enlève un plan, il faut recommencer ! Cette musique de comédie qui est vraiment à l'image, qui est vraiment aux dialogues, qui est vraiment à l'écran, cette musique un peu précise, on n'en fait quasiment plus. Voilà ça, ça m'a beaucoup amusé et... beaucoup fatigué à la fois ! Ensuite, ce qui était très chouette avec Thierry, c'est qu'on est parti de ces références très françaises, Rappeneau, de Broca, etc., et puis petit à petit on en a proposé plein d'autres. Par exemple, face à ce personnage que joue Mathieu Kassovitz, ce personnage un peu lunaire, un peu Inspecteur Clouseau, on a pensé aux comédies de Blake Edwards. En fait, c'est un film où il y a peut-être dix, douze références de B.O.. Il y a une scène de casino ? Eh bien, on va penser à John Barry quand il fait les films de James Bond. Il y a une scène de suspense ? On va mettre des caisses claires et un petit piano à la MISSION IMPOSSIBLE parce que c'est rigolo qu'on puisse comparer cette bande de bras cassés en Normandie aux héros des productions Cruise-Wagner. Il y a une scène plus romanesque sur la plage ? On va commander des cordes qui sont un peu hollywoodiennes qui peuvent faire penser à des films des années 30. Voilà, il y avait l'idée constamment d'être très généreux en terme de références et que ça participe aussi de la comédie. Et au milieu de tout ça, réussir quand même à ce que ce ne soit pas que du pastiche, que des clins d'œil, mais aussi une musique qu'on soit capable d'écouter toute seule, qui ait un intérêt en dehors de l'image. Ce qui est excitant avec Thierry, c'est qu'il comprend cela très bien. Toutes ces références-là, Thierry, il les a, car en plus d'être très cinéphile, il est très mélomane. Sur la musique de films d'ailleurs, il est même beaucoup plus érudit que moi. Il m'évoquait certaines musiques de films d'Alan Pakula ou de Sidney Lumet que je ne connaissais pas. Donc on s'est beaucoup amusés à ça... Et lorsque le spectateur voit Laetitia Dosch en belle robe un peu vamp dans un casino, et que la musique qui commence est un peu « bondienne », il pige tout de suite le truc et ça l'amuse. Et puis, tout d'un coup, en face il y a Mathieu Kassovitz ou Michel Vuillermoz, et donc un petit décalage...

Et comment vous, y trouvez-vous votre compte, comment y mettez-vous votre patte ?

C'est là justement qu'est le défi ! D'abord, cette musique-là ne doit pas être du plagiat bien évidemment, elle doit avoir en plus une petite qualité intrinsèque. Et ensuite, elle doit avoir une petite personnalité qui est la mienne, qui est celle du type de mélodies que j'écris, qui fait que ce n'est pas du John Barry, mais du Alex Beaupain ! Comme lorsque John Williams – oui, je sais, je me compare à des gens plus grands que moi – reprend un thème de Chopin, ou de Wagner, cela devient à la fois du Chopin ou du Wagner et du John Williams.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait d'écrire des musiques de film par rapport à votre travail personnel ?

Le côté fabrication. Être au service de quelqu'un. Quand je fais un projet d'album pour moi, c'est moi seul qui décide, je suis le seul chef, ce qui est à la fois très plaisant et très angoissant, parce que vous ne savez pas où vous allez, alors que à partir du moment où je fais une musique de film, je considère que le réalisateur a toujours raison. Je ne cherche jamais à imposer une musique. Il m'est arrivé de renoncer à une musique dont je pensais pourtant qu'elle était meilleure pour le film mais je considère toujours que c'est le réalisateur qui a raison. C'est la politique des auteurs, je suis très français pour ça, et je suis à son service. En revanche, je ne me laisse pas imposer une musique que je trouverais indigne ou mauvaise ou laborieuse. L'idée est toujours de chercher quelque chose qui lui convienne et me ressemble à la fois. Ça m'amuse d'autant plus quand c'est avec Thierry qui comprend ce que je lui propose et que ça va assez vite. Et je trouve très excitant, ce côté artisanal, comment on fait pour couper une mesure pour que ça retombe sur ses pattes, pour que tout d'un coup tout s'imbrique, c'est presque de la mathématique. C'est des Lego, c'est un plaisir presque enfantin. Je suis très attaché à ce truc de synchro, ou parfois au contraire à la désynchronisation qui fait qu'on est complètement en décalage. J'aime bien que ce soit à la fois un travail artisanal et un travail artistique. Généralement quand j'aborde une musique de film, c'est quelque chose que je ne sais pas faire. J'ai rarement refait deux fois la même musique de film. Là il s'agissait vraiment de faire de la musique de cavalcade, de comédie, il n'y a qu'à regarder ma filmo, je n'en ai pas fait tant que ça. Je n'avais jamais écrit un morceau avec les cordes qui avancent à la Delerue pour



de Broca, et ça, ça m’amusait. Heureusement, pour les cordes, j’ai Valentine Duteil qui m’accompagne et travaille avec moi sur les arrangements. Heureusement qu’elle est là pour apporter son talent à elle. Au bout du compte il faut quand même que je réussisse à me dire « on va reconnaître que c’est moi ». Ça passe généralement par le fait qu’il y a des mélodies, qu’il y a des thèmes, de la chanson. J’ai forcément un système harmonique, un système mélodique qu’on peut reconnaître, inspiré de plein de choses, qui n’est peut-être pas génial, mais qui est le mien en tout cas.

Que vous définiriez comment ?

Oh... On est quand même dans quelque chose à la fois pop et mélancolique, dans des thèmes généralement un peu mineurs, et puis en même temps comme il y a de la pop, dès que c’est rythmé, que ça rebondit, il y a un truc un peu léger, presque un peu sucré. En même temps j’essaie qu’il y ait des contre points, des contre champs, des choses un peu plus souterraines...

J’imagine qu’avec Thierry Klifa, votre travail n’était pas le même au théâtre que pour le cinéma...

Non, ce n’est vraiment pas la même chose. Quand on a fait les pièces de théâtre ensemble, généralement j’assistais aux répétitions, j’étais avec lui, avec les acteurs, j’étais quasiment sur le plateau pour écrire la musique. Au cinéma, on est dans un processus de fabrication totalement différent. Et puis, pour ce qui est des pièces, je devais écrire quelques instrumentaux, et surtout des chansons qui passaient, ou, comme dans CROQUE MONSIEUR, qui étaient chantées en direct, donc on était plus dans un système d’illustration. Encore une fois, ce qui est vraiment appréciable avec Thierry, c’est le vivier de références communes qu’on peut avoir, le fait qu’on se comprenne très vite, qu’on sache très vite ce qu’on veut, où on va et pourquoi. Et en

même temps de réussir de temps en temps à avoir lui ou moi une petite idée qui nous surprenne l’un ou l’autre. J’aimais bien le travail de théâtre parce que j’étais avec eux, avec la troupe. J’aime bien les théâtres en plus parce que j’y joue, les loges tout ça, en fait j’adore le lieu lui-même. S’il m’est arrivé d’être souvent frustré par les réalisateurs – sauf par Christophe Honoré bien sûr – parce qu’ils ont très peur de la musique, de comment ça va colorer le film, de la place que ça peut prendre, avec Thierry c’était un immense plaisir parce qu’on ne s’est rien interdit. Je recommence avec lui quand il veut ! En plus, c’est un vrai capitaine, beaucoup plus combatif que je l’imaginai, et pourtant je le connais bien. On s’entend tellement bien, on était tellement d’accord sur la direction qu’on voulait, qu’il n’y a pas eu de grosses difficultés, il y a eu forcément comme toujours des difficultés de temps, d’argent, mais pas sur l’essentiel. Je me suis rarement autant autorisé à faire ce que je voulais, mais en sachant que c’était ce qu’il voulait aussi, et ça c’était le plus important pour moi.

Vous avez un point commun incontournable : vous aimez faire chanter les actrices...

C’est vrai. Et là, même les acteurs ! Mais il faut rendre à César ce qui lui appartient : c’est Nicolas Duvauchelle qui a eu l’idée de chanter. Il y avait une scène genre cabaret dans laquelle il devait danser, et c’est lui qui a dit : « je ne sais pas danser, pourquoi on ne ferait pas une chanson plutôt ? » Quand quelque chose comme ça m’arrive, je suis bien évidemment ravi. Donc en plein tournage, Thierry m’appelle et me dit : « Tu as deux semaines pour écrire la chanson, l’arranger, puis la faire enregistrer avant qu’il aille tourner. ». Je l’avais déjà fait chanter pour le théâtre, Nicolas. Avec lui, c’est assez facile, vous savez il a chanté dans des groupes de Métal, avec cette espèce de grosse voix, très grave. J’avais déjà remarqué quand on avait fait au théâtre une reprise de *Cherchez le garçon*, il était très bon. Et dans LES ROIS DE LA PISTE, c’est impressionnant comme il a chanté en jouant avec sa voix, avec la voix de son personnage ! Jouer la comédie en modifiant sa voix, ça se comprend, mais chanter

avec cette même voix, chapeau ! En une heure et demie, c'était plié. J'ai rien eu à faire avec lui.

Aviez-vous parlé des paroles de la chanson avec Thierry Klifa ou avec Nicolas Duvauchelle avant de l'écrire ?

Non je savais que c'était une scène de cabaret, je voyais à peu près où je voulais aller. Je me suis dit que ça serait joli qu'elle raconte un peu l'histoire de ce personnage en sous-texte, en jouant un peu avec les clichés qu'il peut y avoir dans ce type de cabaret, et puis après, comme c'est Thierry, ça m'amusait de faire un clin d'œil à Almodovar, pour une fois que son film est moins référencé au cinéma d'Almodovar que d'habitude, ça m'amusait de faire revenir Almodovar par la fenêtre à ce moment-là. Pour la chanson de Fanny à la fin, il y pensait mais c'est moi qui, très vite, ai dit : « J'ai ce thème de casino, ce serait rigolo que Fanny chante une chanson à la James Bond ! ». Avec sa voix, je voyais très bien où je voulais aller, ce que je voulais faire. Avec Fanny, je n'ai pas eu grand-chose à faire non plus. De toute façon, j'adore la faire chanter, je n'envisageais pas de ne pas le faire. Je l'ai faite chanter au théâtre pour les pièces de Thierry, je l'ai faite chanter sur des albums à moi, je l'ai faite chanter dans des spectacles. Elle était venue chanter avec moi *Paroles, paroles* mais on avait inversé les rôles, elle, elle faisait Delon et moi Dalida ! Elle chante bien, elle a joué du piano, elle a une oreille musicale et j'adore sa voix. Je sens qu'elle le fait justement parce qu'il ne s'agit pas de faire un album, mais comme ça presque en passant, par hasard – et ça, ça me plaît. En même temps, je lui ai fait faire dix ou onze chansons, je vais bientôt pouvoir sortir un album ! [Rires]



LISTE ARTISTIQUE

FANNY ARDANT	RACHEL
MATHIEU KASSOVITZ	SAM
LAETITIA DOSCH	CÉLESTE
NICOLAS DUVAUCHELLE	JÉRÉMIE
BEN ATTAL	NATHAN
MICHEL VUILLERMOZ	GAUTHIER
THÉO NAVARRO-MUSSY	RÉMI
ZBEIDA BELHAJAMOR	JULIETTE
SÉBASTIEN HOUBANI	BOYER
OLIVIER BROCHE	DIRECTEUR DU CASINO

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	THIERRY KLIFA
SCÉNARISTES	THIERRY KLIFA & BENOÎT GRAFFIN
MUSIQUE & CHANSONS	ALEX BEAUPAIN
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS	MAXIME DELAUNEY, ROMAIN ROUSSEAU, MATHIEU AGERON - NOLITA
DIRECTEUR DE PRODUCTION	LUC MARTINAGE
IMAGE	JULIEN HIRSCH - AFC
MONTAGE	THOMAS MARCHAND
CASTING	SARAH TEPER
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR	MATHIEU THOUVENOT
SON	PHILIPPE WELSH, THOMAS GAUDER, OLIVIER MORTIER
DÉCORS	FRÉDÉRIQUE DOUBLET & FRÉDÉRIC GRANCLÈRE
COSTUMES	JURGEN DOERING & LAURE VILLEMER
RÉGIE	JULIEN CHAON
SCRIPTTE	BÉRENGÈRE SAINT-BÉZAR
DIRECTION DE POST-PRODUCTION	AURÉLIEN ADJEDJ - FLAMINGOZ
DISTRIBUTION	APOLLO FILMS
VENTES INTERNATIONALES	GINGER & FED

Format Image : 2.39 - **Format Son** : 5.1 - **Durée** : 1h56 - **Visa** : 152 501

Photos : Manuel Moutier et François Dourlen

© 2023 - NOLITA CINEMA - LDRP II - LES CANARDS SAUVAGES -
LES PRODUCTIONS DU CH'TIMI - HBB26 - ELEPHANT STORY - ELEPHANT ADVENTURES - ICE -
MADELEINE FILMS - ARDIMAGES - VERSUS PRODUCTIONS